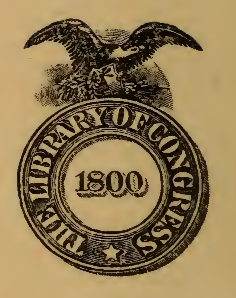

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

1

Livre d'Amour,

ou

Folastreries du Vieux Temps.

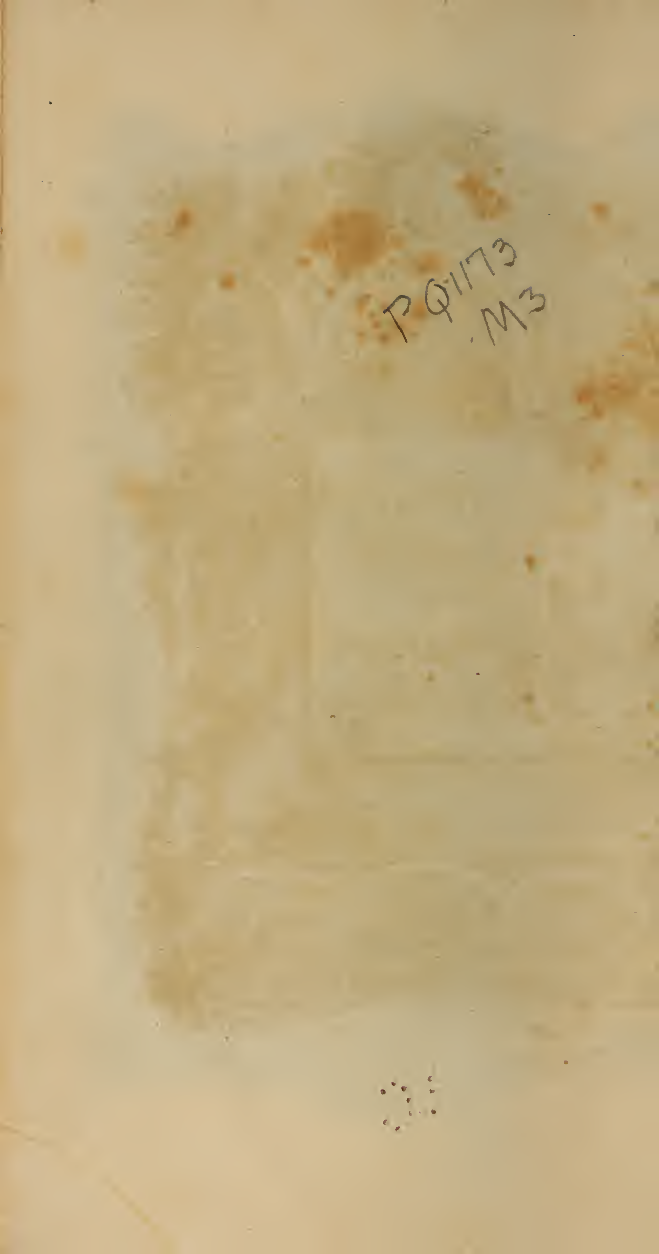
De l'Imprimerie de Firmin Didot,
Rue Jacob, N° 24.




FRANÇOIS Ier ET MARGUERITE DE NA
Peint par Aug.te Garnerey.



Peint par Augte Garnerey.



Livre d'Amour,

ou

Folastreries du Vieux Temps.

Le Bavolet,

Ode.

DAPHNIS ie quite Lisimene
Qui fait gloire d'estre inhumaine
Les mortels luy sont odieux
Parce qu'elle est du sang des dieux
Elle rit de nostre foiblesse
Et veut qu'on la traitte en deesse
Que son humeur m'a degousté,
Ie meure, (exempt de vanité),
Si iamais la grandeur me tente
Loin de la court ie me contente,
D'aimer un petit Bauolet
Dont le visage n'est pas laid,

Et dont le cœur sans artifice
Ne sçait ni fraude ny malice.
Ceste mignonne aux blonds cheveux,
Est le seul obiect de mes vœux.
Les jalous n'y font point la presse,
Seul ie la flate et la caresse,
Elle m'ayme plus que le roy
Et ne fait les doux yeux qu'à moy :
C'est bien le plus gentil corsage
Qui soit dedans tout le village,
Elle prend pour moy tous les iours
Sa belle piece de velours,
Et ses belles bracieres blanches
Qu'elle ne metoit qu'aux dimanches,
Elle chausse des souliers nœufs
Attachez de beaux rubans blœus,
Desquels sa marreine Renée
L'estrena le iour de l'année.
Pour me plaire elle vit ainsi,
Elle laue ses mains aussi,
Et se decrasse à la fontaine
Vne fois ou deux la semaine,
Puis elle se mire dans l'eau,
Pour voir si son visage est beau,

Et quand elle en est asseurée
Elle vient ainsi bien parée
Montrer ses atraits innocens,
Suiets aux plaisirs de mes sens.
C'est sans ietter souspirs ny larmes
Que ie dispose de ses charmes
Mon amour est trop paresseux,
Daphnis, ie ne suis point de ceux
Qui souvent quand on les repousse
Trouuent la volupté plus douce
Ie souhaitterois qu'un plaisir
Ne me coustast que le desir.
Pour t'acheuer de ma bergere
Son esprit ne me charme guere,
Mais elle sçait pour mon repos
Dire vn ouy bien à propos,
Enfin elle est assez iolie,
Pour me guerir de la folie
Dont Lisimene menaçoit
Mon esprit qui la cherissoit,
Puis qu'à mon gré ie la possede
Ie ne veux point d'autre remede,
Ie me moque des beaux parleurs,
Des muguets et des cajoleurs,

Quand bien elle en seroit cherie,
Le langage d'affeterie
Pour elle est aussi peu charmant
Que le breton ou l'allemant,
On ne parle dans sa contrée
Ny de Celadon ny d'Astrée
Si ie l'entretiens au logis,
C'est de Peaudasne ou de Maugis,
Tandis qu'elle prend sa quenouille,
Et que le chanure quelle moüille
Deuenu fil en un instant,
Tient le fuseau pirouetant.
En vn mot mon cœur se contente
De ceste petite innocente,
Plus capable de mon amour
Que tout ce qui vit dans la cour,
De qui la grandeur et la pompe
N'a qu'vn faux eclat qui nous trompe.

Bois-Robert.

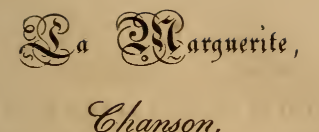
Le bel Elme.

Desouz bel elme, en un biau prez,
Venez avant, vos qui amez.
Le dieu d'amors i velt aller
Qui ses amis velt esprouver:
Savoir velt de qui est amez.
Venez avant, vos qui l'amez;
Entendez à ceste chançon
Qui vaut une bonne leçon.

Nostre sires, qui toz nos fist
Et près de soi les bons assist,
Nos apele, et les bras nos tent,
Et de jor en jor nos atent,
Et dit: Venez avant, mi fill
Qui m'amez. Et vos, fol et vil,
Que ne m'amez ne me prisiez,
Et pour vos biens me desprisiez,
Alez en perdurable peine
Là où votre péchier vous maine.

Diex ! com ci aura cruel mot,
Et comme cil se tenra pour sot,
Qui en cele paine charra
Dont jamès jor ne partira ! !





EN avril, où naquit amour,
J'entrai dans son jardin un jour,
Où la beauté d'une fleurette
Me plut sur celles que j'y vis.
Ce ne fut pas la paquerette,
L'œillet, la rose, ni le lys :
Ce fut la belle Marguerite
Qu'au cœur j'aurai toujours écrite.

Elle ne commençoit encor
Qu'à s'éclore, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite,
Qui plus dure en son teint naïf
Que le lys, ni la violette,
La rose, ni l'œillet plus vif;
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Les uns loueront le teint fleuri
D'autre fleur, dès le soir flétri,

Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :
Mais par moi, mon humble fleurette
Fleurira toujours sans flétrir.
J'aurai toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

Plut à dieu que je pusse un jour
La baiser mon saoul et qu'amour
Cette grâce et faveur m'eut faite,
Qu'en saison je pusse cueillir
Cette jeune fleur vermeillette
Qui croissant ne fait qu'embellir!
J'aurois toujours au cœur écrite
Sur toutes fleurs la Marguerite.

JEAN DE LA TAILLE.



TANT au loing du roy de mon cœur
C'est trop, hélaz! languir seulette!
N'ay plus ny parler, ny couleur,
Tant au loing du roy de mon cœur!
N'a donc pitié de ma langueur
Luy qui n'oyoit que sa poulette?
Tant au loing du roy de mon cœur
C'est trop, hélaz! languir seulette!

Du jour qu'ay veu mon roy partir,
Voyle des nuicts couvre le monde,
Aisles du temps croy s'allentir,
Du jour qu'ay veu mon roy partir;
Ne peulx rester, ne peulx sortir,
Qu'entour de moy tout ne responde:
« Du jour qu'a veu son roy partir;
« Voyle des nuicts couvre le monde. »

Il me dizoit: « Je vy pour toy;
« Que la mort seule nous sépare! »
Je respondoy: « Sy fais-je moi, »
Quand me dizoit: « Je vy pour toy. »

Ors qu'est si loing, maugré sa foy,
Sçay-je le sort qu'il me prépare?
Luy que dizoit : « Je vy pour toy ;
« Que la mort seule nous sépare! »

N'est pour l'aymer, que de le voir;
Qui le vist, onc ne fust vollage :
Dust-on l'adorer sans espoir,
N'est pour l'aymer, que de le voir :
Tant fiere qu'acteint son pouvoir,
Se complaist en si doux servage :
N'est pour l'aimer, que de le voir;
Qui le vist, onc ne fust vollage.

Les fleurs esclozent soubz ses pas;
Parfum de roze est sur sa bousche;
Tout s'embellist des siens appas;
Les fleurs esclozent soubz ses pas:
Est-il de graces qu'il n'ayt pas,
Ou qu'il ne preste à ce qu'il tousche?
Les fleurs esclozent sous ses pas;
Parfum de roze est sur sa bousche.

Tant au loing du roy de mon cœur,
C'est trop, hélaz! languir seulette! etc. etc.

Clotilde de Surville.

Le Règne de Charles sept.

Du temps du feu roy
N'étoit en esmoy
Qui me grévast guere :
J'allois à part moy
Donner le beau Moy
A quelque bergière ;
Douces chansonettes ,
Plaisans bergerettes ,
Toutes nouvellettes
Pas ne s'y céloient ;
Bouquets de violettes ,
A brins d'amourettes
Et fleurs joliettes ,
Ça et là voloient.
Oyseaux gazouilloient
Qui nous réveilloient
Et rossignolloient ,
Ainsi qu'allouettes ;

Baisers se bailloient,
Cœurs s'amollioient,
Et puis s'accolloient
En ces entrefaites.
Il n'est tel plaisir
Que d'estre à gésir
Parmy les beaux champs,
L'herbe verd choisir,
Et prendre bon temps;
Avec ma houlette
Et cornemusette,
Sur la belle herbette
Je m'éjouissoye
Avec bergerette,
Plaisant jolliette,
Baisant la bouchette,
Si douce que soye;
Dieu sçait quelle joye!
En l'air je sautoye
Et chansons chantoye,
Comme une allouette.
Mieux vaut la liesse,
L'amour et simplesse
De bergiers pasteurs,

Qu'avoir à largesse,
Or, argent, richesse,
Ni la gentillesse
De ces grands seigneurs;
Car ils ont douleurs
Et des maux greigneurs;
Mais pour nos labeurs
Nous avons sans cesse
Les beaux prés et fleurs,
Fruitaiges, odeurs,
Et joye à nos cœurs,
Sans mal qui nous blesse.
Vivent pastoureaux,
Brebis et agneaux!
Cornez chalumelles;
Filles et pucelles
Prenez vos chapeaux
De roses vermeilles,
Et dansez sous treilles,
Au chant des oyseaux.

Depuis quarante ans,
L'on ne vist les champs
Tellement fleurir,
Régner si bon temps

Entre toutes gens
Que jusqu'au mourir
Du roy trespassé
Qui pour resjouir
Et nous secourir
A maint mal passé.
Si pour peine prendre
Bœufs et brebis vendre,
Ravoir je pouvoye
Le feu roy de cendre
Et sur pieds le rendre,
Tout le mien vendroye,
Et ne cesseroye,
Que ne lui auroye
La vie retournée,
Pour la douce voye,
Le bien et la joye
Qu'il nous a donnée.

MARTIAL, de Paris.



Ballade

de s'Amie bien belle.

AMOUR, me voyant sans tristesse
Et de le servir dégousté,
M'a dit que fisse une maîtresse
Et qu'il seroit de mon costé.
Après l'avoir bien écouté,
J'en ai fait vne à ma plaisance,
Et ne me suis point mescompté :
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant qui blesse
Mon cœur tout plein de loyauté ;
Et parmi sa haute noblesse,
Mesle une douce privauté.
Grand mal seroit, si cruauté
Faisoit en elle demeurance :
Car, quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuir s'amour, qui m'oppresse,
Je n'ai pouvoir, ni volonté ;

Arresté suis en ceste presse,
Comme l'arbre en terre planté.
S'ébahit-on, si j'ai planté
De peine, tourment et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté:
C'est bien la plus belle de France.

Clément Marot.



Histoire des Satyres

et

des Nymphes de Diane.

Un jour très-clair que le soleil luysoit
Et sa clarté un chascun induisoit
Chercher les bois, haults, feuilluz et espais,
Pour reposer à la frescheur, en paix,
Faunes des bois, satyres, demi-dieux,
Seurent pour eux très-bien choisir les lieux,
Si bien couverts, que le chauld en rien nuyre
Ne leur pouvoit, tant sçut le soleil luyre.
Sur le lit mol d'herbette épaisse et verte,
Se sont couchés, ayant pour leur couverte
Une épaisseur de branchettes issues
Des arbres verts, jointes comme tissues;
Et auprès d'eux, pour leur soif estancher,
Sailloit dehors d'un cristallin rocher,
Douce et claire eau, qui, dessous la verdure,
Les endormit par son plaisant murmure.

A leur réveil, leur faim point ne tentèrent,
Ni de l'eau pure ils ne se contentèrent;

Mais du fort vin, du fard de Silénus
Lors se sont peints ces satyres cornus
Dont la châleur qui brûlait leurs entrailles,
Entrepreneurs les fit de grands batailles,
Non contre Mars, pas n'ont la hardiesse;
Mais oui bien contre la grand déesse
Diane chaste et contre ses pucelles.
Par quoi l'on dit, qu'estre séparé d'elles
En lieux si beaux, en ce tems gracieux,
Pleins de plaisirs et biens délicieux,
Leur étoit mort et tourment importable,
Mais que nous est, disoient-ils, profitable
D'être sains, forts, abondans en tous biens
Quand celui seul, sans lequel ne sont riens
Les autres tous, nous défaut maintenant ?
A ce mot là, chacun incontinent
Cria : Il faut sans plus de tems attendre
Ou par amour, ou bien par force en prendre.
Mais un vieillard tout gris, bien entendu,
Les a fait taire, et leur a répondu :
Enfans, amis, pensez à cette affaire,
Et ne croyez chose légère à faire
De force user sur celle qui commande;
Car vous savez qu'est Diane, la grande.

Et puis elle à nymphes si bien apprises,
Que, par parole, elles ne seront prises.
Mais il y a vne seule science
Pour decevoir, c'est d'avoir patience,
Dissimulant du tout l'affection
Que vous portez, et par grand fiction
Fuit les bois auxquels elles se tiennent,
Prés et ruisseaux où elles vont et viennent,
Sans plus les voir ni plus les pourchasser,
Et les laissant, sans crainte, aller chasser.
De vos costés prennez vos passe-tems
A mille jeux, ainsi que gens contens;
Et si, de loin, vous viennent regarder,
Reculez-vous, laissez-les hasarder
Et s'approcher, tant que désir d'ouir
Vous pourra bien d'elles faire jouir.
Plustot ne fut ce conseil récité
Que chacun dit, il a dit vérité.
Lors vont courant, et remplissant les bois
De leurs chansons, et très-plaisante voix.

Sur le gazon et sous les verds sapins,
Sous cabinets de fleuris aubepins,
Pour reposer, Diane s'était mise;
Et au milieu de ses vierges assise,

Les instruisoit, leur disant qu'exercice
Étoit la mort de tout péché et vice :
Les exhortant de si bien se garder,
Que le soleil pûssent bien regarder ;
Car, sans rougir ni honte recevoir,
L'œil chaste et pur ne craint point de le voir,
Ni d'être vu ni de lui, ni du monde,
Mais l'œil le fuit, quand le cœur est immonde.
En se disant, la main sous son chef mit,
Et, en dormant, les vierges endormit.
Toutes dormoient mais la plus travaillée
Étoit plus forte à estre réveillée ;
Celles qui moins de fatigue avoient pris
Eurent plus prompt au reveil les esprits.
Par quoi de cinq sur l'herbette étendues
Furent les voix plaisantes entendues,
Des deux cornus, qui rompant leur dormir,
Firent leurs cœurs soudainement frémir,
Tant de la peur d'estre par eux surprises
Que du plaisir : lors (comme mal apprises),
Le lieu tranquille où reposaient laissèrent,
Et sans songer, pour ouir, s'avancèrent.
Du fond des bois les doux chants écoutans
Virent, près d'eux, les satyres chantans,

D'elles si près que de peur s'arrestèrent.
Eux les voyant à fuir s'apprestèrent,
Disant tout haut : Fuyons, Diane est là.
Elles riant, en entendant cela,
Crurent pour vrai, qu'auprès de leur maîtresse
N'eussent osé leur faire ennui ou presse,
Ce qui vers eux a fait leurs pas mouvoir,
Croyant ainsi les faunes decevoir;
Mais en croyant decevoir, sont déçues.
Dedans le pré bien avant sont issues;
Eux les voyant peu à peu approcher
Se vont asseoir et les cordes toucher
Des instrumens et les flutes sonner.
Doubles flageols faisoient tant résonner
Que le plaisir usant de sa puissance
De leur danger leur osta connaissance.
L'une disait à l'autre : retournez;
Où fuyez-vous? Ils ont les dos tournez.

Vierges, voyez, croyez qu'ils auroient crainte
De couroucer notre Diane sainte;
Ils sont meilleurs que nous ne le pensons.
Or, écoutons leurs plaisantes chansons;
Oyez leurs voix, leurs accords, leur mesure.
Un jour ici un moment ne nous dure.

Pour mieux ouir, chacune s'est assise
Dessus les prés, estimant à sottise
D'avoir tant craint et si long-tems eu peur,
D'un tel plaisir qui ressuscite un cœur.
Lors si très-haut ils ont sonné un branle
Qu'une chacune en s'élevant s'ébranle
Sautant, dansant, par excessive joie;
Nulle n'y a qui son ennemi voie.
Eux qui n'ont rien perdu par leurs doux chants
Des faux désirs de leurs cœurs tant méchants,
Eux les voyant plus près d'eux approcher
Moins font semblant de les voir, ni chercher.
O faux semblant, ruses d'impures âmes
Que sçavez bien séduire simples femmes!
Où allez-vous? pauvres vierges, hélas!
Voyez-vous point que tombez dans leurs las?
Hélas! où est Diane votre dame?
Où est la peur d'acquérir d'elle blasme?
Levez en haut cette vue abaissée;
Voyez le lieu où vous l'avez laissée:
Des ennemis bien près, et d'elle loin,
Tard vous pourra secourir au besoin.
Considerez comme, à ce plaisant jeu,
Plaisir vous a tirées peu-à-peu.

Où est la peur des satyres cornus ?
Osez-vous bien regarder leurs corps nuds ?
Osez-vous bien approcher leur repaire,
Ce que jadis vous n'eussiez osé faire.
Que pensez-vous ? Irez-vous plus avant ?
Avez-vous mis ainsi l'honneur au vent ?
  Nymphes, hélas ! n'oyant, ne songeant rien
Ont approché de leur mortel lien :
Faunes, voyant déjà l'heure venue,
Que chacun pense avoir sa mie nue,
Cessant leurs voix, ont tous jetté par terre
Leurs instrumens pour commencer la guerre.
Elles, sautant, n'ouïrent plus nul son ;
Mais aux cornus virent changer façon
Car leur douceur en rigueur fut tournée.
O la cruelle et piteuse journée !
Pour éviter leurs mains, pensent fuir ;
Eux, en courant, pensent d'elles jouir :
Crainte et amour poussent nymphes et dieux.
Hélas ! Venez, Diane, dans ces lieux :
Vous êtes loin, les ennemis sont près ;
Dépeschez-vous, venez y tout exprès.
Elles vont bien pour le commencement ;
Mais la force est de durer longuement.

Droit au torrent, craignant d'estre ravies,
Nymphes couroient, pour abréger leurs vies.
Venant au bord, guère n'y sejournèrent;
Leurs bras, leurs yeux vers le soleil tournèrent,
Disant au long à Diane, en pleurant,
Ainsi que font femmes qui vont mourant:
Si nous eûssions, o déesse sans vice,
Failli vers toi pour certaine malice,
Si nous avions ce grand crime commis
De nous ranger devant tes ennemis,
Les yeux vers toi nous n'oserions lever,
Ni te prier de nous vouloir sauver:
Mais las! tu vois que sommes ignorantes
Ici, sans toi, comme brebis errantes:
Nous t'appellons à cette heure à notre aide,
Ne voyant plus en terre aucun remède.
Ce que de toi voulons, avant mourir,
Las! ce n'est pas de nos jours secourir:
Faunes bientôt vont arriver ici;
Par ton honneur, sauve le nostre aussi.
Eh! comment peut cœur chaste redouter
Leur plaisant chant, si doux à écouter?
Qui les eust cru être à notre poursuite,
Quand ils semblaient devant nous prendre fuite?

On dit que l'œil est du cœur messager
Et qu'au parler est le plus grand danger :
Cette leçon avons bien retenue,
Et n'est jamais leur parole venue
Jusques à nous, et de nous regarder
Se sont très-bien les traîtres sçu garder.
Veuille donc nous et nos corps secourir,
En nous donnant la force de courir,
Les voici près ; leurs haleines sentons ;
Et de leurs pieds ils touchent nos talons.
Voici le point : ô Diane ! venez
Et en vos mains nos chastes corps prenez !
Tel fut leur cri, et si forte leur plainte,
Qu'entra au cœur de Diane la sainte,
Qui dit : faut-il, tirant flèches sur elles,
Rendre mes mains maternelles cruelles ?
Dois-je souffrir qu'elles meurent en l'eau ?
Ah ! non, le corps de chacune est si beau !
Faune amoureux n'a rien qui le retienne.
Je crains que honte, après mort, ne leur vienne ;
Si chastes sont vivantes préservées,
Chastes seront après mort conservées.
Pour ce, les veux en saules transformer,
Sans porter fruit qui soit doux ni amer ;

Arbres seront, regardant les rivières,
Comme pleurant leurs façons trop légières;
Et quand seront en arbres triomphans,
De porter fruit, à jamais leur défens,
A cette fin que leur virginité
Soit en mémoire; elles l'ont mérité;
Et cet honneur qui jamais ne mourra,
En moi toujours, par elles, demourra.
Sitost n'eust dit la divine puissance,
Le dernier mot de sa juste sentence,
Que trouvé ont les cinq nymphes le bord
Du grand torrent, pour recevoir la mort,
Ayant les bras levés pour s'y jetter,
Désirant biens et plaisirs rejetter.
Entre leurs bras, faunes croyant tenir
Le plus grand bien qui peut leur advenir,
Elles contre eux se mettent en défense;
Eux ne craignant faire à leurs corps offense,
Prendre les vont et si fort embrasser,
Que d'embrasser ne se pouvoient lasser;
Ils sont transis et quasi morts de joie:
Il ne leur chault qui les oye ou les voye.
Croyant avoir la fin de leur désir,
La voix leur perd par excessif plaisir.

Mais tout-à-coup ont vu leur blanche chair,
Perdre couleur, s'endurcir et sécher;
Ont vu leurs pieds en racines changer;
Ont vu leurs mains en branches s'allonger:
Eux de serrer et redoubler leurs forces;
Mais dans leurs bras ne tiennent rien qu'escorces,
Dont vers le haut, pour leur cœur appaiser,
Cherchent leur face, et les cuydent baiser.
Ce fut le pis: car, pour la bouche douce,
Et les yeux verts, ils ne trouvent que mousse,
Dont il faillit une voix faible et lente,
Telle que peut de personne dolente,
Disant: Meschans importuns amoureux,
Or demeurez à jamais malheureux:
Nous en allons à Diane contentes,
De nos vainqueurs en la fin triomphantes;
Et criant haut, lui dire grands mercis.
La voix cessa. Eux, demeurants transis,
Et demi-morts, ont changé leurs esbats
En pleurs et cris, regardant haut et bas,
S'il se peut rien en elles voir d'humain:
Las! trouvé n'ont teste, corps, pied ni main,
Qui en contre eux ne se soit endurci.
O vous, amans, qui entendez ceci,

Cherchez amour vertueux et honneste,
Et vous ferez honorable conqueste;
Ou autrement, vous adviendra toujours,
Ce qu'à ceux-ci advint de leurs amours.

MARGUERITE DE NAVARRE.



Epitaphe de Laure.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus de l'amant par l'aimée.
O gentille âme ! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

François Ier.





L'Amant satisfait,

Lay.

Amour me fist son bachelier,
Et me donna joyeux espoir,
Gracieuseté, bien celler,
Courtoisie, force, pouvoir,
Loyauté, sens, santé, avoir,
Liesse et ceux de sa bannière,
Pour amoureuse dame avoir
Gente de corps et de manière.

Un chacun bien s'y employa ;
Pitié lui brisa sa rigueur,
Humilité s'y desploya,
Avoir luy fist large d'honneur ;
Beau parler lui oindit le cœur,
Et tant lui souffla en l'oreille,
Que je conquis dame d'honneur :
Je ne vis oncques la pareille.

C'est un chef-d'œuvre de beauté,
Un triomphe de noble arroy;
Sa prudence et sa loyauté
Vallent l'avoir d'un petit roy;
Ravi suis, quand je l'apperçoy:
Tout œil amoureux qui l'advise
Rit de joye, chante à parsoy:
J'ai-pris amours à ma devise.

JEAN MOLINET.





Refrain.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!
Dors petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
Tien doulx œillet, par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre....
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.
O cher enfantelet, etc.

Me soubriraz, amy, dès ton réveil peut-estre;
Tu soubriraz à mes regards joyeulx.....
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Quoy ! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme,
Où vingt puyzer ta bouschette à playsir !....
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon dézir !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour !
Te voy toujours ; te voy et veulx te veoir encore :
Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.
O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets ; s'espand sur lui le somme ;
Se clost son œil ; plus ne bouge.... il s'endort....
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la mort ?....

Arreste, cher enfant !.... j'en frémy toute engtiere !....
Réveille-toy ! chasse ung fatal propoz !....
Mon fils !.... pour ung moment.... ah ! revoy la lumiere !
Au prilx du tien, rends-moy tout mon repoz !....

Doulce erreur ! il dormoit.... c'est assez, je respire ;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil !
Ah ! quand voyray cestuy pour qui mon cœur souspire,
Aux miens costez, jouir de son réveil ?
O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestuy dont az receu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains?
Oui, desjà cuyde voir ta mere aux cieulx ravie
Que tends vers luy tes innocentes mains!

Comme ira se duysant à ta prime caresse!
Aux miens bayzers com't'ira disputant!
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyzer sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant....

Qu'aura playzir, en toy, de cerner son ymaige,
Ses grands yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx!
Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung vizaige
Dont l'amour mesme eut fors esté jaloux!
O cher enfantelet, etc.

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse
Quand feroy moinz qu'avec toi les partir:
Faiz amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasses languir!....

Te parle, et ne m'entends... eh! que dis-je insensée!
Plus n'oyroit-il, quand fust moult esveillé....
Povre chier enfançon! des filz de ta pensée
L'esclevelet n'est encor débroillé....

Tretouz avons esté, comme ez toy, dans cette heure;
  Triste raizon que trop tost n'adviendra!
En la paix dont jouys, s'est possible, ah! demeure!
  A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.
O cher enfantelet, etc.

CLOTILDE DE SURVILLE.





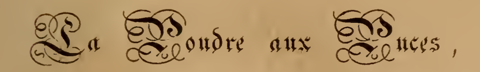
Rondel.

BELLE, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de lyesse,
Je vous requier, comme maistresse,
De me laissier du tout mourir.

Car je n'ay vouloir, ne desir,
Fors de vous loyaument servir,
Sans espargnier dueil ne tristesse:
Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de lyesse.

Et s'il vous plaist à l'acomplir,
Vueilliez tant seulement bannir
D'avec vostre doulce jeunesse,
Dolent refus, qui trop me blesse;
Dont bien me povez guerir,
Belle, se c'est vostre plaisir.

CHARLES D'ORLÉANS.



Conte.

Pour son plaisir, non d'argent trop muny,
Faifeu alla d'esprit non immuny
Pour mieux user de cautelle ou miracle,
Chez les Bretons vendre le tyriacle,
En se vantant qu'il guérit de tous maux,
Sans y faillir, tant sont-ils anormaux.
Bref, quand eust fait bien ou mal ses repuces,
Il s'en alla vendre la poudre aux puces.
Il avait fait force petits cornets,
Pour affronter tous ces jolis cornets
Où n'y avait que scieure de bois
Bien fort poudré. A donc à ses abbois
Chacun accourt : lors en fist bonne vente :
Car, pour tout vray, publiquement se vante
Que les puces toutes fera mourir.
Là eut argent pour son fait secourir,
Tant et si bien, qu'il fut assez content.
Que bien sont fous delà s'estre amusés

Sans qu'il leur dist la manière d'user
De la poudre que il leur a vendue;
A Faifeu va, sans faire autre attendue,
Lui demander la manière et la sorte
Qu'il faut user de la poudre qu'il porte.
Il lui respond, sans faire long caquet,
Que mettre faut les puces en paquet,
Puis les prendre chacune seule à seule
Et leur pousser la poudre dans la gueule :
Toutes mourront sans faire long séjour,
Lors chacun rit d'avoir en celuy jour
Tel passe-temps, et si bonne responce :
Mais tout soudain le galland fist esponce
Avec l'argent qu'eut par son plaisant jeu :
Il s'en alla, et sans leur dire adieu.

CHARLES DE BORDIGNÉ.



Le Manteau mal taillé.

Ce fut à une Penthecouste que le gentil roy Artus voulut tenir la plus haulte et riche cour qu'il eust oncques en sa vie tenue; car il manda celle fois tous les roys, ducs, comtes, barons, qui de lui terre tenoient; et comme il y devoit avoir grans joutes et tournois, pour ce vouloit-il que chacun y ammenât sa femme ou sa mie : ce qui fut fait; car tant y vint de noblesse et de chevalerie avec dames et demoiselles, que jamais en avant n'avoit esté vue si belle compagnie au royaume d'Angleterre.

Chacun se disposa de mener joie plus que en feste où il se fust jamais trouvé; et on eût ainsi fait, si n'eust été Mourgue la fée, qui, envieuse de la grant beauté de la reine, et jalouse de messire Lancelot-du-Lac qu'elle aimoit, délibera, par son enchantement, troubler toute cette belle compagnie. Et peut-estre si la reine l'eust fait inviter à celle feste, l'inconvénient ne fût pas advenu.

Déjà estoient les grans tables mises, tout apprestées pour dîner; et le roy, en attendant, s'estoit appuyé à une fenêtre qui regardoit sur la maîtresse

rue de Kramalot, et devisoit avec messire Gauvain. Et voici venir un jeune gentilhomme, monté sur un cheval, qui portoit une grosse valise de fin velours cramoisi toute à bandes. Quand il fut descendu, il prend sa valise sous son bras, et se met à monter au palais, et entre dans la salle. Assez lui fait-on place; et lui qui estoit sage et bien appris, met le genouil en terre, et dit: « Sire, je suis envoyé à vous « de par une très haulte dame qui moult vous aime, « laquelle vous supplie de lui accorder un don; et « avant que je vous le die, je vous assûre de par elle que « en ce don ne pouvez avoir reproche ni dommage. » Alors le roy hausse la tête, et dit au gentilhomme: « Ami, je vous octroie le don que vous m'avez de- « mandé; » et le gentilhomme le remercie de par sa dame, et il prend sa valise et la délace.

Vous devez croire que le roy avoit grant désir, et toute la chevalerie qui là estoit assemblée, de voir ce qui estoit dedans. Le gentilhomme en tire le plus beau et riche manteau qui onc eust esté veu au royaume d'Angleterre. S'il estoit estrange, ne se faut étonner: car il estoit fée et fait d'une fée par enchantement, et avoit telle vertu qu'il descouvroit l'infidélité des dames et aussi des damoiselles; car nulle ne le pouvoit vestir

qu'il ne lui devînt trop court ou trop long, si elle avoit esté desloyale envers son mari ou son ami. Et tout ce avoit fait la méchante Mourgue, afin que la reine et ses dames le vestissent. Mais si elles eussent su de quelle soye il estoit tissu, jamais ne se fussent trouvées pour chose du monde en lieu et place où il eust été.

Ainsi fut donc présenté au roy ce riché manteau par le gentilhomme messager, en lui disant toute sa vertu; et en outre il lui dit : « Sire, le don que ma dame « vous a demandé et qu'il vous a plu lui octroyer est tel, « c'est qu'il n'y aura céans ni dame ni damoiselle à qui « vous ne le fassiez essayer; et celle à qui il sera de me- « sure ni trop long, ni trop court, ma dame lui en fait « présent, afin qu'elle en soit toute sa vie honorée. »

Quand le roy voit qu'il ne se peut dédire de la promesse qu'il a faite, il est trop marri, mais il ne peut y mettre remède. Lors messire Gauvain prent la parole, et lui dit : « Sire, puisque tant y a, il faut que vous « mandiez la reine et toutes les dames et damoiselles. — « Or y allez donc, dit le roy, car je veux tenir pro- « messe ; » et messire Gauvain s'en va quérir la reine et dit : « Madame, le roy m'envoye à vous, et vous mande « que veniez dans la salle avec toute vostre belle com- « pagnie, car il veut voir laquelle est plus belle, et

« veut lui faire un présent. » Il se garda très bien de déclarer la vertu du manteau, car aucune ne fust venue.

La reine avec sa noble compagnie vint donc devant le roy qui, dépliant le manteau, lui dit : « Madame, je « donne ce beau présent que vous voyez à celle de la « compagnie à qui il sera le mieux séant ; » et plus n'en dit, car il lui déplaisoit de tant en faire. La reine qui voit la grant beauté du mantel, le désire et convoite de tout son cœur, et le fait mettre sur ses épaules pour l'essayer ; mais il lui fut un petit trop court par devant, quoiqu'il fût de bonne longueur par derrière.

Messire Yvain, le fils au roy Urien, qui lui voit tout changer le visage, parcequ'elle s'apperçoit bien à la risée des gens qu'il y a quelque chose, lui dit : « Ma« dame, il m'est advis que ce manteau n'est pas assez « long pour vous ; faites-le essayer à ceste damoiselle « qui est auprès de vous, c'est la mie à Hector le fils. » La damoiselle le prend volontiers, et le met incontinent ; mais il lui fut court de grand demi-pié. Messire Queux, qui estoit le plus grand gaudisseux de la maison du roy, dit à la reine en ceste manière: « Madame, vous estes « plus loyale qu'elle. » — « Messire Queux, fait la reine, « qu'entendez-vous par là ? dites-le moi, je veux le « savoir. »

Alors messire Queux lui va tout compter de point en point. Elle fut sage, et vit bien que si elle montroit courroux, la honte en seroit plus grande. Adonc le prit en jeu et en rit, comme celle qui prenoit en jeu tout ce qui venoit de Mourgue. Et quoiqu'elle eust bien voulu n'estre point venue à celle feste, néanmoins avec un visage joyeux, dit tout haut : « Or ça, mes-« dames, qu'allez-vous attendant, puisque j'ai com-« mencé la première ? »

Messire Queux, qui estoit tant joyeux de voir ces povres dames si entreprises, leur dit : « Mesdamoiselles, « avancez-vous ; aujourd'hui sera connue la foi que vous « tenez à ces povres chevaliers qui tant souffrent de « peines pour vous autres. » Quand les dames entendent parler messire Queux, n'y en eut aucune qui n'eust voulu estre en son pays. Chacune refuse à vêtir le manteau ; et le roy, qui en prent pitié, dit au messager : « Amy, il « me semble que vous pouvez remporter vostre man-« teau, car il est si fort *mal taillé*, à ce que je puis « voir, qu'il ne saura bien venir à dames de céans. » — « Ah ! sire, dit le chevalier, je vous somme de pro-« messe : sire, ce que le roy promet doit estre tenu. »

Alors n'y eut dame ni damoiselle qui ne suât d'angoisse et ne changeast de couleur. Chacune veut faire

honneur à sa compagne de le lui faire essayer la première, sans de rien lui en porter envie. La reine voit messire Queux qui ne fait que railler. Elle l'appelle, et lui dit : « Messire Queux, essayez-le à vostre femme, sans « tant caqueter ; si nous verrons comment il lui fera. » Or, il estoit marié à une très belle damoiselle des plus avancées de chez la reine, et y avoit telle confiance, qu'il lui sembloit bien qu'il n'y en avoit pas de loyale au monde, si celle-là ne l'estoit. Il l'appelle : « Venez « avant, ma mie ; aujourd'hui sera connue vostre grande « valeur, et serez nommée la fleur des dames : prenez- « moi ce manteau hardiment, et le vètez, car je crois « qu'il a esté fait pour vous seule. » Sa femme lui répont : « Messire Queux, il m'est avis qu'il faudroit plutost le « laisser à ces dames que voilà ; il leur semblera que je « le veuille prendre par arrogance ou par orgueil, et « m'en sauront pis. » — « Ne vous importe, ma mie, fait « messire Queux, je vous jure ma foi que quand elles de- « vroient enrager, le vêtirez la première ; » et lui-même sans plus dire, le lui met sur les épaules. Mais ce vilain manteau s'alla si fort raccourcir par derrière, qu'il ne couvroit pas le jarret, et par devant ne venoit environ qu'au genouil. « Sainte Marie ! » s'écrie Messire Brehus sans pitié. Messire Queux ne sait quelle contenance

tenir ; il voit qu'il ne peut couvrir ceci. Chacun en est joyeux, parce qu'il avoit tant mal mené les povres dames. Messire Ydier l'appelle et lui dit : « Messire Queux, que « voulez-vous faire de ce manteau? Comme il va bien à « votre femme, lui laissez-vous ou non, afin que les « autres l'essayent. » Queux ne répond rien et baisse la tête ; mais sa femme, toute dépite et honteuse, le jette et s'enfuit, tant fâchée que plus ne se peut.

Quand les dames voient qu'il faudra que chacune tente la fortune, elles sont bien dolentes. Messire Lucan-le-Bouteiller, qui était fort aimé du roy, lui dit : « Sire, vous devriez bien faire essayer ce manteau à la mie « de messire Gauvain. » Toutesfois Gauvain avoit eu quelque peu de soupçon d'elle et d'un chevalier, et eust bien voulu que Messire Lucan n'eust pas mis cela en jeu. Néanmoins le roy fait appeler la damoiselle qui n'ose refuser. Le manteau lui est vêtu, lequel s'étendit si long par derrière qu'il traînoit bien un pié et demi, et le pan du côté droit ne lui venoit pas au genouil.

Alors je vous assure que Messire Queux, qui longuement avoit perdu le parler, le recouvra ; et il a moult grant joie de ce qu'il ne sera plus moqué seul, Dieu merci. Messire Gauvain regarde sa damoiselle de travers, comme celui qui est très mal-content. Messire

Queux la prend et la mène seoir à côté de sa femme, et dit : « Madamoiselle, tenez - vous bien près de ma « femme, car vous êtes aussi femme de bien qu'elle. » Le roy, qui voit toute sa cour rire, ne se peut tenir de faire comme les autres ; et, puisqu'il a tant fait, il veut en voir la fin. Il prend par la main la mie de Messire Yvain, et lui dit : « Madamoiselle, ce manteau « doit estre vostre ; car je n'ouis jamais dire chose de « vous par quoy vous ne le deviez avoir. » Le manteau lui fut affublé : mais ce fut toute pitié de le voir, car il traînoit par devant, et ne venoit qu'au cul par derrière. « Hélas ! mon dieu, dit Girflet, voici une terrible « tromperie ; il est bien fou celui qui en femme se fie. » La pauvre damoiselle est si honteuse qu'elle ne sait que dire ; elle a pris ce manteau, et l'a jetté sur un chevalier. Queux le sénéchal lui a dit : « Madamoiselle, ne vous « courroucez point ; ce sont des fortunes de ce « monde ; allez vous seoir auprès de Genelas et de « ma femme : » et elle s'y en va bien piteusement.

Le roy appelle la mie de Perceval-le-Gallois. La povre damoiselle souffre qu'on lui mette le manteau sur le dos, car force lui est. En effet, dès qu'il fut sur elle, les attaches rompirent tellement, qu'il tomba à terre. La damoiselle est bien déplaisant, et le laisse là, et s'en

va asseoir à côté des autres, baissant la tête, sans oser regarder nul au visage, et maudissant en son cœur celle qui en trouva jamais l'invention. Le roy est un peu fâché du chagrin qu'il voit à ces povres dames, et ne demandoit qu'occasion de tout laisser. Mais le messager refuse, et le somme de la foi qu'il a promise devant toute sa baronnerie.

Messire Ydier avoit son amoureuse à côté de lui, et ne croyoit pas que en tout le monde il y en eust une de plus grant loyauté pleine. Il la prent par la main, et lui dit « Or ça, ma mie, vous savez le grant « amour que je vous ai toujours porté et la confiance « que j'ai eue en vous; par quoy je suis sûr, comme « de la mort, que jamais ne pensastes à me faire un « maulvais tour. Or regardez, ma mie, de quoi il sert « d'estre ainsi loyale. Je suis plus aise du déplaisir que « vous ferez aux médisans que d'autre chose. Je les « verrai à ceste fois bien confus, et ne fût-ce que Messire « Queux : allez, ma mie, vêtez hardiment devant tout « le monde pour être la fleur des dames. »

La damoiselle à moitié entreprise répondit : « Messire « Ydier, mon bon et loyal ami, il me semble, sauf cor- « rection, que vous ne devriez si fort vous hâter, mais « attendre que le roy le commandast. »—« Non, non, dit

« Messire Ydier, faites seulement ce que je vous dis. » Lors la damoiselle prent tout doucement le manteau; et jamais habillement qu'elle porta ne lui fut si bien fait de mesure par devant, tant que la compagnie crust pour le coup qu'elle l'avoit gagné; mais quand on la fit tourner pour voir le derrière, ce fut une pitié; car sur ma foi il ne venoit pas jusqu'aux fesses, dont la risée commença merveilleusement grande. Queux ne se put tenir de parler, parce que messire Ydier l'avoit gaudi, et lui dit : « Qu'en dites-vous, Messire Ydier, il est « bien caché celui à qui le cul se montre. » Messire Ydier ne sait que dire. Queux prend la damoiselle par la main et la mène avec les autres : « Mesdames, divertissez-vous, « je vous amène compagnie. »

Que vous conterois-je de plus pour allonger la matière? Pour conclusion, il n'y eut là chevalier qui ne le fît essayer à sa femme ou sa mie, dont ils eurent depuis le cœur dolent : car tel y avoit eu confiance, qui depuis ne fit que grommeler. Le messager voyant que son manteau ne se vouloit donner à personne des damoiselles qui là estoient venues, dit tout haut : « Sire, je vous supplie, afin que je me sois bien acquitté de mon devoir, d'envoyer par toutes les chambres chercher, s'il n'y a plus personne. »

Lors commanda le roy à Grisset qu'il s'y en aille, et Grisset s'y en va vîtement; et, après avoir bien cherché, ne trouve qu'une seule damoiselle sur un lit malade. Grisset la salue, disant : « Madamoiselle, levez-« vous : vous faut venir en salle, le roy vous demande. « — Messire Grisset, dit la damoiselle, j'obéirai vo « lontiers au roy, mais vous voyez comment je suis; « parquoy il me semble que vous me devez tenir pour « excusée. » — « Madamoiselle, dit Grisset, j'attendrai « que vous soyez habillée pour venir. » Quand elle voit qu'il n'y a remède, elle se lève et s'en vient en salle.

Son ami là étoit; et si voulez savoir son nom, je vous dirai que c'étoit Messire Karadois Brise-bras, bon chevalier et hardi. Quant il la voit venir, tout le sang lui mue dans le corps; et bien on le voit au visage. Il avoit été joyeux de ce qu'elle ne s'étoit pas trouvée dans la compagnie, pour les grands dangers qu'il y avoit vus. Mais sa joie alors se tourne en chagrin tant il craint qu'elle ne reçoive déshonneur et reproche; car il l'aimoit de si grant amour que plus ne pouvoit; et si c'eût été à sa volonté, jamais elle n'eust essayé le manteau; et il s'approcha d'elle, et lui dit : « Ma mie, je « vous prie, si vous doutez de rien, de ne point vêtir « ce manteau; car pour chose au monde je ne voudrois

« voir devant mes yeux votre honte et vous aimer « moins qu'auparavant. J'aime beaucoup mieux estre « en doute que de savoir la vérité, et vous voir assise à « côté de Madamoiselle Genelas et la femme de messire « Queux. » Grisset prent la parole et dit à Karadois. De « quoi vous tourmentez-vous tant ? n'en voyez-vous pas « là plus de deux cents assises sur ces bancs, que l'on « croyoit au matin estre les plus loyales de tous les pays.»

La damoiselle, qui de rien ne s'ébahissoit, le prent et l'affuble très-hardiment; mais en effet ce manteau fut si bien séant et devant et derrière, que tous les couturiers du monde ne l'eussent su mieux tailler pour elle. Le gentilhomme messager, qui maintenant voit l'aventure achevée, dit tout haut : « Damoiselle, damoiselle, c'est à cette heure que vostre ami doit estre bien joyeux : je vous livre le manteau, car il est à vous de bon droit si le roy le confirme. Il n'y a dame ni chevalier qui vueille l'encontre, quoiqu'ils aient de l'envie assez ; mais semblant n'en font, puis ils s'en retournèrent tristes et dolens, et onc depuis n'en rirent. Messire Karadois s'en va avec sa mie tant joyeux et content que plus ne pouvoit l'être, et emportèrent le manteau et le gardèrent depuis bien chèrement. Après leur trespas, il fut mis en un lieu secret; et n'y a plus personne de nostre temps qui sache où il est, que moi....



Par tendre Amors qui te jaloze,
Par li graces qui t'ont parfaict,
Et par Vénus qui te prespoze
A cil que-norrist de son laict,
Craon, bieau Craon que j'adore,
Diex de mon cuer, deffends ma foy !
C'est toy qu'elle implore,
Toy qu'elle implore contre toy !

Que m'ot servy tenter li charmes
Par quoy Circé dompta le cieulx ?
Ot d'Achillés brisé leiz armes
Rays jaillissant de ti bieaulx yeulx ;
Maiz, s'en despriz de ma lozange,
Tant ne veulx croire à lor povoir,
Tu n'haz, mon bel ange,
Bel ange, n'haz rien qu'à te veoir !

Vaz, loing d'Agnès portant la flame
Au cuer d'Héleines et Saphos,
Deiz Paris, deiz Phaon soubz lame,

5.

Consoler filles de Paphos !
Non, phénix d'attraicts ! deigne attendre
Que ciel, pour l'heur de tes bieaux jors,
    Ravive ez ma cendre,
Ez ma cendre ung phénix d'amors !

AGNÈS DE PLANCY.





ON dit que j'ay bien maniere
    D'estre orguillousette,
Bien affiert à estre fiere
    Jeune pucelette.

Hier matin me levay
    Droit à la journée,
En un jardinet entray,
    Dessus la rousée.

Je cuiday estre premiere
    Au clos sur l'herbette ;
Mais mon doux amy y ere,
    Cueillant la flourette.

On dit que j'ay bien maniere
    D'estre orguillousette ;
Bien affiert à estre fiere
    Jeune pucelette.

Un chapelet ly donnay,
    Fait à la vesprée:
Il le prist, bon gré l'en say,
    Puis m'a appelée:

Veuillez ouïr ma priere,
    Très-belle et doucette;
Un petit plus que n'affiere
    Vous m'estes durette.

On dit que j'ai bien maniere
    D'estre orguillousette;
Bien affiert à estre fiere
    Jeune pucelette.

JEAN FROISSART.





Qu'est-ce l'Amour? demandois-je n'aguere:
« Pourquoy voulez savoir ce qu'est l'Amour?
« C'est à fillette ung qui fait rude guerre;
« A vous, que saict? bien fera quelque tour
« De son mestier. » Voudroy bien qu'on me die
Comme s'y prend. « Pucelette estourdie,
« Trop le sçaurez: jusqu'ez moelle des oz
« Il brusle, mesme en le crystal des eaulx;
« En tout pays va dardant ses flammesches;
« Tout va perçant de ses ardentes flesches;
« En l'univers rien qu'eschappe à ses traicts;
« Pour la Dryade, ils croyzent les forests;
« Pour la Nayade, en l'onde s'en allume;
« Pour le Cyclops, en jaillist de l'enclume
« Que faict gémir de son poing vigoureulx:
« Tel perce Faune au fond des antres creulx;
« Tel Egypan, dans les vertes campagnes;
« Qui, l'Oréade au sommet des montagnes,
« Qui, les Trytons en l'abysme des flotz.
« Dez qu'ont sifflé ses traistres javelotz,

« L'aigle empenné languist au hault des nues ;
« Ard le daulphin soubz des mers incognues ;
« Lion souspire en ses vastes dézerts ;
« Sylphe esperdeu fend le vague des airs,
« Gnome se meurt au centre de la terre,
« Et Salamandre aux sources du tonnerre.
« Voire, dict-on, qu'au mespriz des autels,
« S'abreuve encor des plours des Immortels.... »
Et des humains ? « M'en direz des nouvelles
« Quand y serez. » Ah ! sagettes cruelles !
Moult est payé mon curieulx propoz.

Maiz se nous rends délices pour repoz,
T'excuse, Amour ! Croy qu'ailleurs ton empire
Cessa dez-lors que treuvay mon vainqueur :
Com' reigneroiz sur tout ce qui respire,
Quand t'ez blotty tout engtier dans mon cœur ?

Ainsy disoye ; et cettuy dont l'ymage
Me suyt par-tout, lors ouys, sur mes pas,
Plus vivement offrant le sien hommage
Au dieutelet qu'eust certes moinz d'appas.
« Le cognoiz donc ? luy fis-je : est-il, ce traistre,
« Né du fier Mars et de blonde Cypris ? »

« Ne sçay de qui, respond; sçay qu'a faict naistre
« Hommes, et dieulx, et tout ce qu'est compris
« En la nature : adonc, pere ne mere
« Ne peult avoir, puisqu'il n'en fust sans luy :
« Luy-mesme enfin (qu'invoquons aujourd'huy
« Comme enfançons) chose est tout; nom, chimere :
« Ses rays, pour moy, partent de tes beaulx yeulx;
« En l'implorant, rien que toy je n'implore.... »
Sur ce, bayzer me prend l'audacieulx,
De feu tout pur; puys dict : « Demande encore
« Qu'est-ce l'Amour! »

CLOTILDE DE SURVILLE.





Toujours femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

François Ier.



Sonnet.

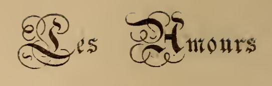
Sacré fil que i'ay veu toucher
Aux leures de mon Isabelle,
Dois-tu de ma bouche aprocher,
Peus-tu me baiser apres elle.

Las si tu pouvois estancher
Ma soif rigoureuse et cruelle,
Fil que tu me serois cher
Sortant d'une bouche si belle.

O que i'ay de felicité
Que ta charmante humidité
Soulage mon ame embrazée.

Ie iuge en l'ardeur de mon feu
Que pour me rafraischir un peu
L'Aurore a fait ceste rosée.

Bois-Robert.



de l'Age d'Or.

++++++++++++++

JADIS au temps des premiers peres,
Et de nos primeraines meres,
Furent amours loyaulx et fines,
Sans convoitises, ne rapines;
Et le siecle moult précieux
N'estoit pas si délicieux,
Ne de robes, ne de viandes;
Mais cuilloyent ès bois les glandes,
Pour pain, pour chairs et pour poissons;
Et cherchoyent par ces buissons
Boutons, et meures, et prunelles,
Framboises, frezes et cenelles,
Fèves et poiz, et tels chosettes,
Comme fruits, racines, herbettes;
Des chesnes, le miel découroït,
Et l'eau simple chacun buvoit.
Terre d'elle-mesme apportoit
Ce dont chascun se confortoit;

Et faysoyent robes de laines,
Sans teindre en herbes, ni en graines;
Ez chesnes creux se reponnoient,
Quand les tempestes redoubloient.
  Et quand par nuit dormir vouloient,
En lieu de coytes apportoient,
En leurs places mon ceaux de gerbes,
De feuilles, ou de mousse, ou d'herbes ;
Et quand l'air estoit appaisé,
Et le temps cler et arrasé,
Et le vent doulx et convenable,
Si comme un printemps permanable,
Que les oyseaux en leur latin
S'estudient chascun matin,
De l'aube du jour saluer,
Qui tout leur fait les cœurs muer,
Zéphyrus et Flora sa femme,
Qui des fleurs est maistresse et dame,
Ces fleurettes lors estendoient
En courtes-pointes qui rendoient
Leur resplandeur par ces herbages,
Par ces prés et par ces rivages.
Sur telz couches que vous devise,
Sans rapine et sans convoitise,

S'entr'acoloyent et baisoyent
Ceux à qui jeux d'amour plaisoyent;
Sous arbres verds pour ces gaudines,
Leurs pavillons et leurs courtines
Des rainceaux d'arbre estendoient,
Qui du soleil les défendoient.
Là démenoyent leurs caroles,
Leurs jeux et leurs douces paroles.
N'encor n'estoit ne Roy ne Prince:
Mal fait qui l'aultruy tolt et prinse;
Trestous pareils estre souloient,
Ni rien propre avoir ne vouloient.
Bien sçavoyent celle parolle,
Qui n'est mensongiere, ne folle,
Qu'oncques amour et seigneurie
Ne s'entrefirent compaignie.

Jean de Meun.





Ah ! belle Blonde !
Ah ! corps si gent !
Perle du monde,
Que j'aime tant !

D'une chose ai bien grand desir,
Et c'est d'un baiser vous tollir.

Ah ! belle Blonde !
Ah ! corps si gent !
Perle du monde,
Que j'aime tant !

Si, par fortune,
Courrouceriés,
Cent fois pour une,
Vous le rendrois volontiers.

Ah ! belle Blonde !
Ah ! corps si gent !
Perle du monde,
Que j'aime tant !

Raoul, comte de Soissons.



FORTUNE, vueilliez moy laissier
En pais, une fois je vous prie :
Trop longement, à vray compter,
Avez eu sur moy seigneurie;
Tousjours faictes la rencherie
Vers moy si ne voulez oïr
Les maulx que m'avez fait souffrir,
Il y a ja plusieurs ans passez;
Dois-je tousjours ainsi languir,
Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

Plus ne puis en ce point durer,
Ah ! mercy, mercy je crie :
Souspirs m'empeschent le parler,
Veoir le pouvez sans mocquerie.
Il ne fault ja que je le die,
Pour ce vous vueil-je requérir,
Qu'il vous plaise de me tollir
Les maulx que m'avez amassez,
Qui m'ont mis jusques au morir,
Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

Tous maulx suis constraint de porter,
Fors un seul qui trop fort m'ennuye:
C'est qu'il me fault loing demeurer
De celle que tiens pour amye:
Car pieça, en sa compaignie,
Laissay mon cueur et mon desir;
Vers moy ne veulent revenir
D'elle ne sont jamais lassez:
Ainsy suis seul, sans nul plaisir,
Hélas! et n'est-ce pas assez?

De balader j'ay beau loisir,
Aultres déduis me sont cassez:
Prisonnier suis d'Amour martir,
Hélas! et n'est-ce pas assez?

CHARLES D'ORLÉANS.



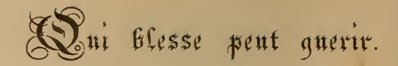
de l'Oisiveté.

Je vis adonc une Pucelle,
Qui estoit assez gente et belle :
Doulce haleine eut et savourée,
La face blanche et coulourée,
La bouche petite et grossette,
Et au menton une fossette.
La gorge aussi avoit très-blanche,
Comme la noif dessus la branche,
Quand il a fraischement neigé ;
Si eut le corps bel et rangé,
Eut dessus son chapel d'orfrais,
Un chapel de roses tout frais :
En sa main tenoit ung mirouer,
Et si fut d'un riche tressouer
Son chef tressé moult cointement ;
Bel et bien et estroitement,
De fil d'or eut cousues ses manches ;
Et pour mieux garder ses mains blanches

De haller, elle eut un gans blancs;
Cotte eut d'un riche vert luisans,
Cousue à ligneul tout autour:
Il paroit bien à son atour
Qu'elle estoit peu embesognée:
Quand elle s'estoit bien pignée,
Et bien parée et atournée,
Si estoit faite sa journée.

GUILLAUME DE LORRIS.





Qui blesse peut guerir.

Rondeau.

****

D'UN seul regard, trop plus luisant que estel
Tu m'as navré d'une plaie cruelle,
Ayant tel sort qu'il faut que le blesseur
Lui-même soit de ce mal guérisseur,
Qui me semble être une loi bien nouvelle.

Tous médecins de terre universelle
N'y ont pouvoir; ta grace naturelle
Seule me peut alléger ma douleur
D'un seul regard.

La mort et toi avez puissance telle
De mettre fin à ma langueur mortelle :
S'il est ainsi, donne-moi ce bonheur,
Que mort n'ait point devant toi cet honneur,
Puisque bouter tu l'y peux bien sans elle,
D'un seul regard.

JEAN MAROT.



Stances,

Sur un baiser pris par un feint départ.

Un iour voyant ceste merueille
A qui nulle autre n'est pareille,
Je fis dessein de la baiser,
Et recourus à l'artifice,
Croyant que par quelque caprice
Elle pourroit me refuser.

Je feins d'une ruse nouuelle,
Qu'il me faut prendre congé d'elle,
Et que ie viens lui dire adieu:
Puis ie luy iure que mon ame
Ne changeroit iamais de flame,
Bien que ie changeasse de lieu.

Ses lévres des miennes ie touche,
Je me pasme sur ceste bouche,
Où les graces logent tousiours:
Vante qui voudra la franchise,
Pour moy ie veux que la feintise
Ait tousiours part en mes amours.

Mais qui ne voit que ie m'abuse,
De croire que ma seule ruse
Ait sceu contenter mes desirs?
Elle mesme en fut complice,
Et fit valoir mon artifice,
Pour l'interest de ses plaisirs.

Mon inuention estoit vaine,
Si mes services, et ma peine:
Ne l'eussent esmeuë à pitié,
Il est certain, ie le confesse,
Ce que ie donne à ma finesse,
Je le dois à son amitié.

Elle en fut sans doute bien aise,
Et reconnut bien, la mauuaise,
L'artifice que j'auais fait;
Car il n'eût pas esté possible
Qu'une finesse si visible
Trompât un esprit si parfait.

Elle sçauoit que ce voyage
Eût peint la mort sur mon visage,
De ses traits les plus langoureux;

Et toutesfois, parmy les charmes,
Elle me vit hors des allarmes
Qu'un départ laisse aux amoureux.

Non, non, Angélique est trop fine,
Pour ne reconnoistre à ma mine,
Que ie la voulois atraper.
Elle n'a point tant de simplesse,
Mais elle vit que la finesse
Estoit de se laisser tromper.

Puis ie sçay bien la différence
D'un baiser pris par bienséance,
Ou d'un baiser pris autrement;
Cestuy-ci porta dans mon ame
Trop de douceur et trop de flame
Pour un baiser de compliment.

Aussi ce baiser me conuie,
A l'adorer toute ma vie,
Et faire icy plus de séiour :
Puisque d'un aymable sousrire
Elle a semblé me vouloir dire
Que c'estoit un baiser d'amour.

Montfuron.



CORYDON, qu'az faict de la foy
Qu'au mien ton cœur avoit jurée?
Laz! n'est donc soubvenir en toy
Soubz ugne togette empourprée!
Qu'az faict de tes premiers serments,
Qu'az faict de ta flamme premiere,
Se voydz, estrange à mes torments,
Les plours qu'inondent ma paulpiere?

Graces, seigneur! grace au soulcy
D'ugne bergerotte insensée,
Se cuydoist retreuver icy
Ung qu'est tousjours dans sa pensée;
N'est luy; trop cler m'en appercoy;
L'auroy faict changer de vizage.....
Tiens! quand fuz Corydon, je croy.....
Me revenoiz bien davantage!

Playzirs voloyent à l'entour
De nostre demeure champestre;
Ta Rosalyre fust ta cour;
Treuvois ung trosne soubz le hestre:

De tes beaux yeulx partoit ma loy,
Que, sans appel, voyoiz suibvie:
Quel prince, autant qu'avoiz sur moy,
Onc eust droict de mort et de vie?

Tes matins s'en alloient coulant
Soubz le doulx ciel qui nous vist croistre;
Mon ame à toy viz s'envolant
Chasque fois que degnaz paroistre:
D'ung regard m'emplissoiz d'esmoy,
D'ung mot, ou de joie ou de payne;
Et bien que lors ne fusses roy,
Plus dans tes bras j'estoy que rayne!

Vienz ça, l'amy! n'attends demain!....
Ah! pardon, seigneur!.... je m'esgare:
Tant comme icy, l'œil ne la main
N'ont veu, ni touschié rien de rare.
Qu'ung bayzer doibt avoir d'appas,
Cæilly dans ce palais superbe!....
Maiz il ne te soubvient donc pas
De ceulx-là que pregnions sur l'herbe?

O cieulx! quel affront je reçoy
De cestuy dont fus adorée!

Pourtant, maugré tout ce que je voy.
N'en vouldroye estre séparée :
Que dis-je? ah! de ces doulx moments
Où me fezoit dissouldre engtière,
Trop soubvenirs me vont charmants
Pour qu'à luy me soye encor chiere!

Viens ça, l'amy! n'attends demain!....
Ah! pardon. seigneur!.... je m'esgare! etc., etc.

CLOTILDE DE SURVILLE.

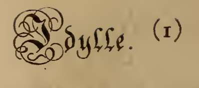




Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il m'est besoin m'esloigner, ou distraire
De votre amour, et en prendre congé?
Las! je le veux, et je ne le puis faire.
Que dis-je, veux! Non, c'est tout le contraire:
Faire le puis, et ne le puis vouloir:
Car vous avez là rangé mon vouloir,
Que plus taschez à liberté me rendre,
Plus empeschez que ne la puisse avoir
Et commandez ce que voulez défendre.

François Ier.





POUR oublier mélancolie,
Et pour faire chiere plus lie,
Un doux matin aux champs issy,
Aux premiers jours qu'amour ralie
Les cœurs en la saison jolie,
Et déchasse ennui et souci:
Si allai tout seulet ainsy,
Que l'ai de costume, et aussi
Cherchai l'herbe poignant menue,
Qui mit mon cœur hors de soucy,
Lequel avait esté transy
Long-temps par liesse perdue.

---

(1) Alain Chartier a fait l'admiration de son siècle. On disait de lui qu'il n'y avait que sa laideur de comparable à son esprit : ce qui n'empêcha pas Marguerite d'Écosse, alors dauphine, en passant par une salle où elle trouva Alain endormi, de s'approcher et de le baiser. Comme on s'étonnait de voir accorder cette faveur à un homme aussi laid : « Je n'ai pas baisé l'homme, dit-elle, mais « la précieuse bouche de laquelle sont issus et sortis « tant de bons mots et vertueuses paroles. »



par Auguste Garnerey.



Tout autour, oiseaux voletoient,
Et si très-doucement chantoient,
Qu'il n'est cœur qui n'en fut joyeux:
Et en chantant, en l'air montoient,
Et puis l'un l'autre surmontoient
A l'estrivée à qui mieux mieux.
Le temps n'estoit mie nueux,
De bleu estoient vestus les cieux,
Et le beau soleil cler luisoit.
Violettes croissoient par lieux,
Et tout faisoit ses devoirs, tieux
Comme nature le duisoit.

Oiseaux en buissons s'assembloient:
L'un chantoit, les autres doubloient
Leurs gorgettes, qui verboyoient
Le chant que nature a appris,
Et puis l'un de l'autre s'embloient,
Et point ne s'entre-rassembloient:
Tant en y eut, que ilz sembloient,
Fors à estre en nombre compris.

Les arbres regarday flourir,
Et lievres et lapins courir.
Du printemps tout s'esjouissoit.
Là semblait amour seignourir.

Nul n'y peut vieillir, ne mourir,
Ce me semble, tant qu'il y soit.
Des herbes un flair doux issoit,
Que l'air sery adoucissoit;
Et en bruyant par la valée,
Un petit ruisselet passoit,
Qui les pays amoëtissoit
Dont l'onde n'estoit pas salée.

Là buvoyent les oysillons,
Après que de maints grisillons,
De mouschettes et papillons,
Ils avoyent pris leur pasture.
De l'autre part, fut la closture
D'un pré gracieux, où nature
Sema les fleurs sur la verdure,
Blanches, jaunes, rouges et perses.
D'arbres flouriz fut la ceinture,
Aussi blancs que si neige pure
Les couvroit. Ce sembloit peinture,
Tant y eut des couleurs diverses.
Le ruissel, d'une source vive,
Descendoit de roche naïve,
Large d'environ une toise:
Si couroit par l'herbue rive,

Et au gravier qui lui estrive,
Menoit une très-plaisant noise.
Maint poissonnet, mainte vandoise
Oy là nager, qui se dégoise
En l'onde claire, nette et fine.
Si n'ay garde que je m'en voise
De là, mais largement me poise
Qu'il faille qu'un si beau jour fine.

Tout au plus près, sur le pendant
De la montaigne en descendant,
Fut assis un joyeux boccage,
Qui au ruissel s'alloit pendant,
Et vertes courtines tendant
De ses branches sur le rivage.
Là hante maint oysel sauvage,
L'un vole, l'autre au ruissel nage.
Canes, ramiers, hérons, faisans:
Là les cerfs paissoient par l'ombrage;
Et ces oisillons hors de cage,
Dieu sçait s'ils y estoient taisans.

Si disoie à Amours: Amours,
Pourquoi me fais-tu vivre en plours,
Et passer tristement mes jours,
Quant tu donnes par-tout plaisance?

Tien suis à durer à tousjours,
Et je trouve toutes rigours,
Plus de durtez, moins de secours,
Que ceux qui aiment décevance.
J'ay pris en gré ma pénitence,
Attendant la bonne ordonnance
De la Belle, qui a puissance
De moy mettre en meilleur party.
Mais je vois que faintise avance
Ceux, qui ont des biens abondance
Dont j'ay failly à l'espérance:
Ce n'est pas loyaulment party.

Ainsi mon cœur se guermentoit
De la grand'ouleur qu'il portoit
En ce plaisant lieu solitaire,
Où un doux ventelet ventoit,
Si sery qu'on ne le sentoit,
Fors que violette mieux flaire.
Là fut le gracieux repaire
De ce que nature a pu faire
De bel et joyeux en esté.
Là n'avait-il rien à refaire
De tout ce qu'il me pourroit plaire,
Fors que ma dame y eust esté.

Alain Chartier.



PRENEZ tost ce baisier mon cueur,
Que ma maistresse vous présente,
La belle, bonne, jeune et gente,
Par sa très-grant grace et doulceur.

Bon guet feray, sus mon honneur,
Afin que dangier riens n'en sente:
Prenez tost ce baisier mon cueur,
Que ma maistresse vous présente.

Dangier, toute nuit en labeur,
A fait guet; or gist en sa tente:
Accomplissez brief vostre entente,
Tandis qu'il dort, c'est le meillieur:
Prenez tost ce baisier mon cueur.

CHARLES D'ORLÉANS.



A s'Amye.

FAULSE beaulte qui tât me couste cher
Rude en effect, hypocrite doulceur
Amour dure plus que fer à mascher
Nommer te puys de ma deffacon seur
Cherchât sinô la mort d'vng pouure cueur
Orgueil musse, qui gens mect au mourir
Yeulx sans pitié ne vouldroiét (et rigueur)
(Sans empirer) vng pouure secourir.

Myeulx m'eust valu avoir este chercher
Ailleurs secours, c'eust este mon honneur
Rien ne m'eust sceu lors de ce faire fascher
Ores i'en suys en fuyte et deshonneur
Haro, haro, le grant, et le mineur
Et qu'est cecy? mourray sans coup ferir!
Ou pitie peult (selon ceste teneur)
Sans empirer, vng pouure secourir?

Vng temps viendra, qui fera dessecher,

Jaulnyr, flestrir, vostre espanye fleur
J'en risse lors, s'enfant sceusse marcher
Mais nenny las, ce seroit doncq foleur
Vieil ie seray, vous laidde, et sans couleur
Or beuuez fort, tant que ru peult courir
Ne reffusez (chassant ceste douleur)
Sans em̃pirer, ung pouure secourir.

Prĩce amoureux, des amãs le greigneur
Vostre malgre ne vouldroye encourir
Mais tout franc cueur doit par ñre seigñr
Sans empirer, vng pouure secourir.

François Villon.





Un galant mignon certain soir,
Se présentant à l'huis derrière,
Pour sa douce amie aller voir,
Ne trouva que la chambrière.
La chambrière, qui fut belle,
Bien usa de l'occasion;
Elle prit ce bien-là pour elle,
Et eut cette provision:
Assavoir si punition
Doit souffrir, comme larronesse,
Et quelle restitution
Elle doit faire à sa maîtresse.

Coquillart.



Un jour de May.

A Jeanne,

Princesse de Navarre.

Un jour de may, que l'aube retournée
Rafraischissoit la claire matinée,
Afin d'un peu recréer mes esprits,
Au grand verger, tout le long du pourpris,
Me promenois par l'herbe fraische et drue,
Là, où je vis la rosée épandue,
Et sur les choux ses rondelettes goutes,
Courir, couler, pour s'entrebaiser toutes:
Le rossignol, ainsi qu'une buccine,
Par son doux chant, faisoit au rosier signe.
Que ses boutons à rosée il ouvrit
Et tous ses biens au beau jour découvrit;
L'aube naissante avoit couleur vermeille,
Et vous étoit aux roses tant pareille,
Qu'eussiez douté si la belle prenoit

Des fleurs le teint ou si elle donnoit
Aux fleurs le sien plus beau que mille choses :
Un mesme teint avoient l'aube et les roses.
Jà commençoient à leurs aisles étendre
Les beaux boutons ; l'un étoit mince et tendre,
Encor tapi dessous sa coëffe verte :
L'autre montroit sa crête découverte,
Dont le fin bout un petit rougissoit :
De ce bouton la prime rose issoit :
Mais celui-ci demeslant gentement
Les menus plis de son accoutrement,
Pour contempler sa charnure refaite,
En moins de rien, fut rose toute faite ;
En un moment devint seche et blesmie,
Ce n'étoit plus la rose que demie.
Un tel meschef, me complaignis de l'age,
Qui me sembla trop soudain et volage,
Et dis ainsi : Las, à peine sont nées
Ces belles fleurs, qu'elles sont jà fanées.
Je n'avais pas achevé ma complainte,
Qu'incontinent la chevelure peinte,
Que j'avois vue en la rose brillante,
Tomba aussi par chuste violente
Dessus la terre, étant gobe et jolie,

D'ainsi se voir tout-à-coup embellie
Du teint des fleurs chutes à l'environ,
Sur son chef brun et en son vert giron
Tant de joyaux, tant de nouveautés belles,
Tant de présens, tant de beautés nouvelles,
Bref, tant de biens que nous voyons fleurir,
Un mesme-jour les fait naistre et mourir:
Mais si des fleurs la beauté si peu dure,
Ah! n'en faisons nulle plainte à nature.
Des roses l'age est d'autant de durée,
Comme d'un jour la longueur mesurée;
Dont faut penser les heures de ce jour,
Estre les ans de leur tant brief séjour;
Elles sont jà de vieillesse coulées,
Sans qu'elles soient de jeunesse accollées.
Celle qu'hier le soleil regardoit
De si bon cœur, que son cours retardoit,
Pour la choisir parmi l'épaisse nue,
Du soleil mesme a été méconnue
A ce matin, quand plus n'a vu en elle
Sa grand' beauté qui sembloit éternelle.
Or, si ces fleurs un seul instant ravit,
Ce néanmoins, chacune d'elles vit
Son asge entier. Vous donc, jeunes fillettes,

Cueillez bientôt les roses vermeillettes,
Puisque la vie, à la mort exposée,
Se passe ainsi que roses ou rosée.

DESPERRIERS.





En ce mois délicieux
Qu'amour toute chose incite,
Un chacun, à qui mieux mieux
La douceur du temps imite;
Mais une rigueur despite
Me fait pleurer mon malheur;
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

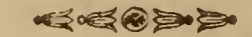
Dedans votre œil gracieux
Toute douceur est escrite;
Mais la douceur de vos yeux
En amertume est confite:
Souvent la couleuvre habite
Dessous une belle fleur;
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

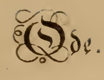
Or, puisque je deviens vieux,
Et que rien ne me profite,
Désespéré d'avoir mieux
Je m'en irai rendre hermite.

Je m'en irai rendre hermite
Pour mieux pleurer mon malheur;
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Mais si la faveur des dieux
Au bois vous avoit conduite,
Où, desperé d'avoir mieux
Je m'en irai rendre hermite,
Peut-estre que ma poursuite
Vous feroit changer couleur;
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

JOACHIM DU BELLAY.





****

LE boiteux mari de Vénus,
Le maistre des Cyclopes nus
Rallumoit un jour les flamèches
De sa forge, afin d'échauffer
Une grande masse de fer,
Pour en faire à l'amour des flèches.

Vénus les trempoit dans du miel,
Amour les trempoit dans du fiel,
Quand Mars, retourné des alarmes,
En se moquant, les méprisoit,
Et branlant sa hache, disoit:
Voici bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donc, lui dit Amour:
Vraiment tu sentiras un jour
Combien leur pointure est amère,
Quand d'elles blessé dans le cœur,
Toi qui fais tant du belliqueur,
Languiras au sein de ma mère.

PIERRE DE RONSARD.



Baiser.

MA petite Cythérée,
La seule image sacrée
A moi devost idolastre,
Assis-toi sur mes genoux :
Au jeu des baisers, folastre,
Comme hier, remettons-nous.

Vois, vois; du temps la carrière
Jamais ne tourne en arrière :
Vois, après l'enfance, comme
La jeunesse ores nous tient :
De près la suit l'âge d'homme,
Et puis la vieillesse vient.

Usons de cette verdure,
Cependant qu'elle nous dure :
Trop, hélas ! l'hiver est proche !
Employons ce beau printemps,
Et gardons-nous du reproche
D'avoir fait perte du temps.

Ça donc, cent baisers, mignarde,
J'en veux autant qu'amour darde
De traits en mon cœur, Méline;
Autant qu'il y a de fleurs
Sur ta bouche nectarine
Et de vermeilles couleurs.

Ah! qu'on me baise de sorte
Que, pasmée à demi-morte,
Penchant sur la face mienne,
Tes yeux frotter tu feras :
Lors, dis que je te soutienne
Évanouïe en mes bras.

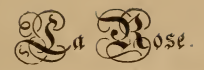
Lors, te tenant embrassée
D'un tiede estomac pressée,
De froid ta poitrine pleine,
Peu-à-peu réchaufferai,
Et revivre par l'haleine
D'un long baiser te ferai.

Jusques à tant que mon âme
En ces baiserets de basme,
Me laissera tout en glace,

Et que dirai, plein d'émoi,
Me pasmant dessus ta face
En tes bras ramasse-moi.

JEAN-ANTOINE DE BAYF.





Je ne vois fleur qui tant m'agrée,
Comme fait la rose pourprée,
La Rose, fille d'Apollon,
Honneur des vers d'Anacréon,
Qui, de la rose cramoisie,
A décoré sa poésie,
Pour ce que sa fraische couleur
Le garantit de la douleur
De sentir la fureur bachique
Avec la fureur poétique.
Mais, pour semblable occasion,
Je ne lui porte affection;
Car, ne buvant que de l'eau claire,
Pour cela je n'en ai que faire.
J'aime son beau pied verdissant;
J'aime son beau chef jaunissant;
J'aime sa feuille cinabrine,
Teinte du sang de la Cyprine,
Qui colora, dans ce beau mois,
Le blanc ivoire de ses doigts.

Elle s'efforçoit de la prendre ;
Mais, pour vouloir trop entreprendre,
Elle souffrit punition
De sa grande présomption
Gastant sa peau douillette et blanche.
Voulant piller la rose franche.
   Vraiment rose, mon cher souci,
Je t'aime, d'avoir pu ainsi
Te défendre d'une déesse.
Que je chéris ta gentillesse !
Mais je veux dire encor pourquoi,
Pourquoi je t'aime autant que moi.
J'aime ta cime jaunissante,
J'aime ta sève verdissante,
Pour ce que celle que je sers
A le poil d'or et les yeux verts :
J'aime tes feuilles incarnates,
Comme les joues délicates
De ma maistresse et les zéphirs,
Qu'elle rassemble en ses soupirs.
   Voilà, belle et gentille rose,
Pourquoi j'aime, sur toute chose,
Ta feuille, ta cime et ton pié.
Plust à dieu que mon amitié

Te pust être autant honorable ,
Que ta beauté m'est agréable !

Je ne craindrois pas que Saphon
Me reprist dedans sa chanson ,
Pour ne t'avoir , rose fleurie,
Prise sur le mont Piérie.
Vraiment , Rose , je chanterois
Toutes tes beautés, et dirois
Combien ton odeur est subtile ,
Combien ta liqueur est utile ,
Comment tu fus , chez Agathon ,
Servie au banquet de Platon ,
Et comment ta fleur vermeillette
Couronnoit l'enfance douillette
De leur amour ; comment aussi ,
Comment Rose , mon cher souci ,
Tu fis un chapeau à Plutarque ,
Et un beau bouquet à Pétrarque.
Rose , tes boutons odoreux
Sont les graces des amoureux :
Rose , tes belles fleurs nouvelles
Sont les faveurs des damoiselles :
Rose, ton lustre gracieux
Charme l'odorat et les yeux.

Rose, mon cœur, Rose, ma vie;
Rose, si tu as quelque envie
De guérir enfin mon ennui;
Ma Rose, va-t'en aujourd'hui
Saluer ma belle Charite,
Et lui dis que je t'ai écrite
En la faveur de son printemps.
Écoute, Rose, ne prétends
De loger au sein de la belle;
J'en suis jaloux. Viens, je t'appelle;
Écoute, Rose, n'y va pas.
O comme elle s'en va grand pas,
Voir cette face nompareille,
Des dieux l'agréable merveille!
Rose, tu pourras bien sentir
Que vaut un tardif repentir,
Si tu souffres l'ardente flamme
Qui sort des beaux yeux de ma dame.

CATHERINE DES ROCHES.

❧❧❧

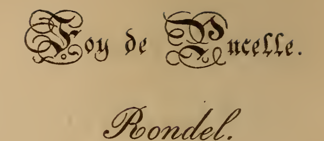


d'Agnès Sorel.

Ici dessous, des belles gist l'eslite ;
Car des louanges sa beauté plus mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que tout cela qu'en cloistre peut ouvrer
Close nonain, ni en désert hermite.

François Ier.





Foy de Pucelle.

Rondel.

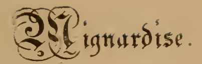
\+ + + + + + + + + + +

Foy de pucelle est ung thrézor divin ;
Heureulx qui l'ha! qui sur-tout n'en abuze!
Vive d'espoir! cil onc ne sera vain;
Trouvera moult et plus qu'on luy refuze,
S'avec l'amour veult jouer au plus fin.

Dez qu'ainsy va le cœur avant la main,
Faut de rigueurs qu'ung amant nous accuze :
Eh! ne respond d'un accueil plus humain,
Foy de pucelle?

Pour ceste-là qu'ha besoing soir et main,
Aux siens costés, d'ung galant qui l'amuze,
Vous jure, moy, par le chief de ma muze,
(S'espargne au gars la moitié du chemain)
Que ne pourra jurer, au lendemain,
Foy de pucelle.

Clotilde de Surville.



MAINTENANT que la belle Flore
Fait tout partout les fleurs éclore,
Et que le gai rossignolet
Enfeuillé dans une ramée,
Va courtisant sa bien-aimée
D'un langage mignardelet.

Maintenant que le doux Zéphire
Par l'air mollettement soupire,
Et que la corne du taureau,
Ouvrant le sein de la nature,
Pare de diverse peinture
Le front joyeux du renouveau :

Quittons, ma mignarde Nérée,
Que les hauts dieux ont bienheurée
Des attraits les plus alléchans,
Quittons la ville, je te prie,
Où l'on ne voit que tromperie,
Et allons nous ébattre aux champs.

Là, gaie en simple vertugade,
Tu fouleras d'une gambade
Le tapis d'un pré fleurissant;
Là, tu verras la pasquerette,
Les coquerets, la violette,
Le lys, et l'œillet rougissant.

Là, le jour d'une bonne fête,
Tu environneras le faîte
De ton chef, de mille fleurons
Qu'amour armé d'arc et de trousse
Rafraischira de la secousse
De ses peinturés ailerons.

Là, dedans quelque antre sauvage,
Je baisotterai ton visage
Et tes beaux tétins arrondis,
Ton beau sein rempli de fleurettes,
Ainçois de douces amourettes,
Qui font ça-bas un paradis.

Là, dès la fraische matinée,
Nous verrons la bande obstinée
Des avettes filles du ciel,
Jusques à la tarde serée,

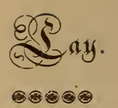
Dérober la manne ensucrée
Des fleurs, pour en faire leur miel.

Là, nous verrons le lièvre au giste,
Et d'une jambe souple et viste
Courir par les champs verdoyans:
Évitant la cruelle envie
Qu'on a de lui oster la vie
A force de chiens aboyans.

Là, nous verrons les belles fées
Et les nymphes bien atiffées,
Baller au soir à bonds gaillards;
Et les forestières Napées
Et les Dryades occupées
A faire de bouquets mignards.

Sus donc, ma mignarde Nérée!
Que les hauts dieux ont bienheurée
Des attraits les plus alléchans,
Quittons la ville, je te prie,
Où l'on ne voit que tromperie,
Et allons nous ébattre aux champs.

Guy de Tours.



Vueillez vos yeulx emprisonner
Et sur moy plus ne les giettez,
Car quant vous plaist me regarder,
Pardieu, belle, vous me tuez,
Et en tel point mon cueur mettez,
Que je ne sçay que faire doye:
Je suis mort se vous ne m'aidiez,
Ma seule souveraine joye.

Je ne vous ose demander
Que vostre cueur vous me donnez;
Mais se droit me voulez garder,
Puisque ce cueur de moy avez,
Le vostre fault que me laissiez;
Car sans cueur vivre ne pourroye:
Faites-en comme vous vouldrez,
Ma seule souveraine joye.

Trop hardi suis d'ainsi parler;
Mais pardonner le me devez,
Et n'en devez autruy blasmer
Que le gent corps que vous portez;

Qui m'a mis, come vous veez,
Si fort en l'amoureuse voye,
Qu'en vostre prison me tenez,
Ma seule souveraine joye.

Madame, plus que ne savez
Amour si très-fort me guerroye,
Qu'à vous me rens. Or me prenez,
Ma seule souveraine joye.

Charles d'Orléans.





J'ai perdu ma tourterelle !
N'est-ce point celle que j'oi?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle :
Hélas ! aussi fais-je moi !
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foi :
Je veux aller après elle.

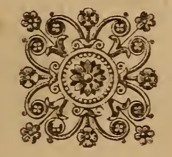
Ta plainte se renouvelle ;
Toujours plaindre je me doi :
J'ai perdu ma tourterelle !

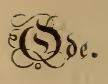
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi :
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi :

J'ai perdu ma tourterelle;
Je veux aller après elle.

JEAN PASSERAT.





Ode.

Bien que ie brusle incessamment
D'une ardeur qui ne peut s'esteindre,
Et que ie meure sans me plaindre,
N'en ayez point d'estonnement.
Cloris, vos beautez perdurables
Ont tant de graces adorables,
Et moy du merite si peu,
Que ce penser m'oste l'audace,
Quand l'amour me rend tout de feu,
Le respect me rend tout de glace.

Ce cruel tiran de mes iours,
Tient ma voix tellement captiue,
Qu'au fort de ma peine excessiue
Ie ne puis demander secours,
Aussi ie n'ay plus d'esperance
Que iamais ma perseuerance
Rende mon tourment limité :
Nulle raison ne me console,
Mon mal est à l'extremité,
Puis que i'ay perdu la parole.

Tous les cœurs vous font des autels,
Chacun vous rend obeissance,
Vous auez la mesme puissance
Qu'ont icy bas les immortels,
Lors que deuant vous ie souspire,
Qu'est-il donc besoin de vous dire
De combien de soins ennuyeux
Mes passions sont trauersées,
Puis que vous ressemblez aux dieux,
Vous sçauez toutes mes pensées.

Mon teint dont la viue couleur
Deuient melancholique et blesme,
Et mes sens tous hors de moy mesme
Tesmoignent assez ma douleur;
Ces deserts où ie me retire
Plaignent l'excez de mon martyre;
Les rochers pour le pleurer mieux
Ont fait de nouuelles fontaines,
Et si l'Amour auoit des yeux,
Il auroit pitié de mes peines.

Ces bois si doux à mes ennuis,
Ces valons amis du silence,

Saçuent de quelle violence
Je me plaints les iours et les nuits :
Si tost que ie suis solitaire
Ma passion ne se peut taire ;
Mais les liens me sont si chers,
Qui tiennent mon ame asseruie,
Que ie n'en parle qu'aux rochers,
De peur que l'on me porte enuie.

Toutesfois la discretion
Ne peut si bien celer ma flame,
Que chacun ne lise en mon ame
Ma violente affection ;
Et si bien tost le long vsage
Ne vous fait voir dans mon visage
Comme ie meurs pour les appas
Dont les graces vous ont pourueuë,
Ie croiray que vous n'avez pas
Encore recouuert la veuë.

RACAN.



Portrait de Barbe de Verrue.

Du chef aux piedz j'ay de haltor
Plus que n'en faut por n'estre briefve;
Et, bien chemeine en sénator,
Por ça, ne m'en cuydez plus griefve.

N'est faict mon teyn por esbloïr,
Rose onc ne m'ha flory li genes;
Et sienne Hébé, s'ay peu l'oïr,
Choisy n'eût, en moy, Protogenes.

Feurent mes yeulx trop pétillans
De veyne et d'amorose flame;
Ors, plus dolcets, meins scintillans,
Disent la paiz qu'est en mon ame.

J'ay nez romain et front appert,
Grand, serain, sy que belle aurore;
Bouce riante, à rose oppert
Du phyltre que mes sens irrore.

Por mon seyn (ne soict blan de neix),
Qui n'arsit, rien qu'à sa peincture?
Donc est biau? non, maiz, comm' phéneix,
Croy n'ha sien pair en la nature.

A moltz, fut ma cosme ung lyen.
Jaçoit ne cheust neyre ne blonde;
En quoy se meue? ha! sçay trop bien!
Mais ne vay le conter au monde.

Brief, face auguste, à l'er benin;
Taille ne gresle, ne membrue;
Bras ronds, col drect, pied femenin:
Cy veyez Barbe di Verrue.

Barbe de Verrue.





Printemps.

Quels doulx accords emplissent nos boscages !
Quel feu secret de fécondes chasleurs
Va pénétrant sillons, arbres, pascages,
Et, mesme entóur des tristes marescages,
Quel charme espand ces vivaces couleurs !
Oui, tout renaist, s'anime ou se réveille :
Arbustelets, qu'ont ployez les aultans,
Redressez-vous de perles esclatans !
Bordez tapyz que nature appareille,
Pour y pozer les trosnes du printemps.
Gentil matin de l'an qui vient d'esclorre,
Type riant du matin de nos jours,
Rien que ton œil ne verdysse et coulore !
Seyzon des jeulx, empeyre des amours,
Cil resjouïs qui leur perte desplore !
Ainz, se des vieulx seraines le desclein,
Soulcys pour nous jeunetz suyvent tes traces ;
Sçaiz esclaircir front vers la terre enclin ;
Vas obscurant cettuy qu'ornent les graces
Soubz bandelet de l'archerost malin !
Te pardonnons : viendra l'heure cruelle

Qu'à trez-hault prilx vouldrions payer ces maulx ;
Oncques les siens ne dira Philomelle,
Sanz que plaignions, à l'ombre des rameaulx,
Droict précieulx de souspirer comme elle.
Plus ne vivrons que par des soubvenirs :
Bien qu'Aurora de plours l'herbette arroze,
Prou se complaist en son char de saphyrs ;
Songe à Tython, quand veoit la jeune roze
S'espandyssant aux souffles des zéphyrs....
De vray, me duict le tourment où me livre
Plus que son heur : car enfin que l'y siert
Rémémorer ung que ne peult revivre ?
A tout le moinz nous, que la Parque fiert,
Espoir avons en la tombe nous suyvre,
Qui tost, qui tard ; ainz trop ne nous hastons :
Doulce est encor la coupe de la vie :
Faut l'adorner de gracieulx festons ;
N'aurons que trop, pour désarmer l'envie,
Triste loysir de jongler des Catons.
Temps nous soubrist ; uzons de sa largesse,
Maiz sans abus : se faizans peult avoir,
Sot est, ma foy, qui s'en tient à la gesse ;
Vgne vertu par défaut de pouvoir
Se pare en vain du beau nom de sagesse.

Suyvons l'amour, tel en soit le danger!
Cy nous attend sur litz charmans de mousse :
A des rigueurs.... qui vouldroit s'en venger,
Qui (mesme alors que tout dezir s'esmousse),
Au prilx fatal de ne plus y songer?
Regne sur moy, cher tyran dont les armes
Ne me sçauroient porter coups trop puissants!
Pour m'espargner, n'en croiz onc à mes larmes :
Sont de playzir : tant plus auront de charmes
Tes dards aigus, que seront plus cuysants.
Témoins plainctifs des seuls maulx que j'endure
O tourtereaulx, et vous, rossignoletz,
Puisqu'a chassé Mars glaçons et froidure,
Meslez vos chantz au bruict des ruisseletz
Qui roulent clairs sur la molle verdure!
Entour d'icy mille painctz oysillons
Vont becquetant aubespines flouries,
Ou baillent chasse à dorés parpeillons,
Se balançant sur la flour des prayries
Qu'ont jà suscée avetins éguillons.
Vous tend Vertumne, aux esles diaprées,
Sombres abrys en l'espaisseur des bois :
Là veulx, dès-lors qu'avec frescheur des prées
Disparoistront violettes pourprées,

Respondre encore à vos faillantes voix !.....
Maiz, bel amy, dont le penser m'enflame,
Se de ta bousche ung bayser chaloureulx
(Qui sur la mienne appelleroit mon ame)
Coupoit soudain mes accents amoureulx,
Com' diroy bien, tout engtiere à ma flame,
« Quels doulx accords ! »

CLOTILDE DE SURVILLE.





******

VOSTRE bouche dit : Baisiez-moy,
Ce m'est avis quant la regarde :
Mais dangier de trop près la garde,
Dont mainte doleur je reçoy.

Laissiez m'avoir par vostre foy,
Vn doulx baisier, sans que plus tarde :
Vostre bouche dit : Baisiez-moy,
Ce m'est avis quant la regarde.

Dangier me heit, ne sçay pourquoy :
Et toujours d'estourbier me darde :
Je prie à Dieu que mal feu l'arde :
Il feust temps qu'il se tenist coy.
Vostre bouche dit : Baisiez-moy.

CHARLES D'ORLÉANS.





Je vous disois : Las, ma belle,
Donnez-moi un baiser doux,
Un doux baiser qui rappelle
Mon ame égarée en vous.

Quand trop honteuse et farouche.
Frayant vos lèvres en vain
Contre les bords de ma bouche,
Vous vous enfuites soudain.

Le faucheur ne se retire
Plus vistement effrayé
De l'aspic qui se revire
Par hazard dessous son pié.

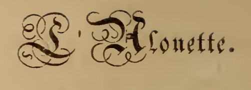
Vous n'osteriez de la braise
Plus soudainement le doi,
Que, quand vous baise mauvaise,
Vous vous reculez de moi.

Appelez-vous, je vous prie,
Cela, donner un baiser?

Non, c'est en donner envie,
C'est bien loin de l'appaiser.

ANTOINE DE COTEL.





Hé ! Dieu que je porte envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Dégoises dès le point du jour,
Secouant en l'air la rosée,
Dont ta plume est toute arrosée !
Devant que Phœbus soit levé,
Tu enleves ton corps lavé,
Pour l'essuyer près de la nue,
Tremoussant d'une aisle menue;
Et te sourdant à petits bonds,
Tu dis en l'air de si doux sons,
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi, devenir oiseau.

Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée
Qu'une jeune pucelle, au soir,
De sa quenouille laisse choir,
Quand au foyer elle sommeille,

Frappant son sein de ton oreille ;
Ou bien quand en filant, le jour,
Voit celui qui lui fait l'amour,
Venir près d'elle à l'impourvue ;
De honte elle abaisse la vue,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié :
Ainsi tu roules, alouette,
Ma doucelette mignonette,
Qui plus qu'un rossignol me plais,
Qui chante en un bocage épais.
Tu vis sans offenser personne ;
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit qu'ils rongent les bleds en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe :
Mais tu vis, par les sillons verds,
De petits fourmis et de vers,
Ou d'une mouche, ou d'une achée ;
Tu portes aux tiens la béchée,
A tes fils non encor aislés,
D'un blond duvet emmantelés.

A tort les fables des poëtes

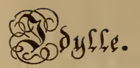
Vous accusent vous, alouettes,
D'avoir votre père haï
Jadis jusqu'à l'avoir trahi,
Coupant de sa teste royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle un poil il portoit,
En qui toute sa force étoit.
Mais quoi! vous n'êtes pas seulettes,
En qui la langue des poëtes
A fait grand tort : dedans le bois,
Le rossignol, à haute voix,
Caché dessous quelque verdure,
Se plaint d'eux, et leur dit injure,
Si fait bien l'hyrondelle aussi,
Quand elle chante son souci.

Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement et de poursuivre,
A chaque retour du printemps,
Vos accoutumés passe-temps.
Ainsi jamais la main cruelle
D'une mignarde pastourelle,
Épiant, parmi les sillons,
Le nid de vos chers oisillons,
Quand vous chantez ne les dérobe,

Ou dans sa cage ou dans sa robe !
 Vivez, oiseaux, et vous haussez
Toujours en l'air et annoncez
De votre chant et de votre aisle
Que le printemps se renouvelle.

PIERRE DE RONSARD.





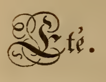
TIRCIS, regardant les beaux yeux,
La bouche et le front gracieux
De la bergère qu'il honore,
De la déesse qu'il adore,
Vouloit mourir : quand elle aussi
Brulante lui disoit ainsi :
Hélas ! encor ne meurs, ma vie ;
Car de mourir j'ai grande envie
Avecque toi. Tircis alors
Ardent réfrena les efforts
Du désir qu'il avoit à l'heure
De mourir sans longue demeure ;
Mais il sentoit par cet effort,
En ne pouvant mourir, la mort
Et tandis que ferme il regarde
Les yeux de la nymphe mignarde,
Elle de ses yeux langoureux
Humoit le nectar amoureux :
Et sentant d'amour le message
Approcher du dernier passage,
Elle dit avecques trémeurs :

Meurs, mon cœur, car ore je meurs:
Ne tarde plus, mourons ensemble;
Un tel mourir heureux me semble;
Et le pasteur répond ainsi:
Je meurs, mon bien, je meurs aussi:
Je meurs en heureuse allégresse
De mourir avec ma déesse.

Ainsi les amans bienheureux,
Tous deux l'un de l'autre amoureux,
D'une si douce mort moururent,
Qu'encore revivre ils voulurent,
Pour remourir une autrefois
Sous l'ombre touffu de ce bois.

JEAN VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.





Été.

ENTOUR de moy n'est rien qui ne sommeille,
Et cy pourtant tout dore l'œil du jour :
Jà Thestylis emplist quinte corbeille
Pour mestiviers, qu'en ce bruslant sesjour
N'a desvancé la courriere vermeille :
Prez leurs oustilz repozent estendus ;
Les fiert en vain le droict ardent solage :
De cy, de là, sur ces monts espandus
Sont bergerosts, soubz rozes du bel age,
Dormantz seuletz enmy troupeaulx tondus....
N'estoit ainsy, foyer de la nature,
Que, sont deux moys, caressoiz l'univers ;
Lorsque, vainqueur de glaciale Arcture,
Au fond du nord enchaisnant les hyvers,
Nos champs tout nuds rendoiz à flouriture !
Lors ton esclat évigiloit nos sens ;
Ores nos sens accable ta lumiere ;
Sesches bosquetz que rendiz flourissants,
Et ton ardeur accusent languissants,
Cœurs qu'avivaz de ta clarté premiere.
Contre tes rays quierrent de vains abrys

Hostes de l'air, de la terre, et de l'onde;
Hors de son nyd ne sort mesme l'hyronde;
Brouste, couschiée, au loing de ses cabrys,
Cytise amer la bique vagabonde.
Ny frétiller vois-je muets poissons
A fleur d'estang, ni sautillantes raynes
S'esbanoyer en aygres unissons;
Ny s'exhaler les talpes soubterraines,
Ny verds lézards fuyr qu'entre verds buyssons.
Seul inquiet, le céraste farousche
Raze, haletant, la poudre du semptier;
Va regagnant creux d'ugne antique soulche;
Le veoit crapeaulx; en l'escumante bousche,
Tost amincy, se glisse tout engtier....
Maiz quoy! tandyz qu'en ce vaste silence,
Soubz grotte obscure ay trefve à mes ennuicts,
Quel tourbillon dans le vuyde s'eslance!
S'abscond le jour entre voyles des nuicts;
Des quatre vents jouste la turbulence;
Marche la fouldre enmyeu nuaiges noirs;
Gronde, reluict, esclate, hélaz! et tombe.....
Dieulx! sur ce roc, le plus fraiz des manoirs;
Frappe la creste où sylvestre palombe
Prez son ramier rouccouloit touz les soirs:

L'a veu périr ; s'enfuyt.... ah ! malheureuse,
A peyne viz, et cuydes t'envoler !
Me fend le cœur ta plaincte langoureuse ;
Et moins barbare estoit de t'immoler,
Que de forcier vivre ainsi doloureuse !
Que quierz entour ce funeste roscher ?
De ta demeure encor toute fumante
Ne peulx t'enfuyr, et tremble d'approscher !
Vole plustost sur le seyn d'ugne amante,
Qu'au pair de toy tes maulx doibvent touscher ;
Laz ! n'est plus temps : s'allanguissent tes esles !
Tien seul amy pouvoist te secourir :
Sçaiz qu'il n'est plus, et sy tousjours l'appelles !
Oui, m'apprenez, coulple d'oyseaulx fideles,
Qu'en pareil cas ne reste qu'à mourir.
Ainz toutesfois s'esclayrcissent les nues :
Perce à travers les humides forests
Cil dont plus vifs resplendissent les traicts,
Sur les torrents, dont ces costes chesnues
Jà menaçoient d'inonder nos guérests.
Jaçoit encor qu'en perles crystallines,
Bois argentés, s'esgouttent vos rameaulx,
M'ombroyerez cueillant des avelines,
Tant que, sur toictz fumanz de nos hameaulx

L'ombre croyssant ne tombe des collines,
Maiz est ung feu, soict où m'aille tapir,
Qui, sanz pitié, jour et nuict me consume :
S'avec mes sens somme vient l'assoupir,
Dès mon réveil, suivy de maint souspir,
Comme au dedans, chasque object le rallume
Entour de moy.

CLOTILDE DE SURVILLE.



La Mors et li Bosquillon.

TANT de loing que de prez n'est laide
La mors. La clamoit à son aide,
Tosjors, ung povre bosquillon,
Que n'ot chevance ni sillon:
« Que ne viens, disoit, ô ma mie,
« Finir ma dolorouse vie! »
Tant brama, qu'advint; et de voix
Terrible, « Que veux-tu? » — « Ce bois
« Que m'aydiez à carguer, madame! »
Peur et labeur n'ont mesme game.

MARIE DE FRANCE.





Stances.

BEAU sein, belles bouches d'yuoire,
Vivants obiects de ma memoire,
Cheres delices de mes iours,
Qui dedans vos rondes espaces
Cachez la demeure des Graces
Et la retraicte des amours.

Gorge de lys, pommes d'albatre
De qui mon œil est idolatre,
Source des amoureux desirs,
Parfait assemblage de charmes,
Digne suiet de tant de larmes,
De tant de vers, et de soupirs;

Obiects d'eternelle allegresse,
Petits messagers de ieunesse,
Petits gemeaux ambitieux,
Qui desja pour vous trop cognestre
Ne faisant encor que de naistre,
Vous enflez d'orgueil à nos yeux;

Heureux celuy qui vous admire,

Plus heureux qui pour vous soupire,
Le mal qu'il se plaist d'endurer:
Mais, ô merueille que i'adore,
Je tiens bien plus heureux encore
Celuy qui vous fait souspirer.

Bois-Robert.






Thibaul
Comte
De
Champagne



Las ! si j'avois pouvoir d'oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder,
Finirois mon martyre :
Mais las ! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage
M'est d'espérer :
Mais tel servage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis, comment, comment oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder ?
Mieux aime mon martyre.

Thibault, comte de Champagne.





Sus, ma petite Colombelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paie ce qu'on me doit;
Qu'autant de baisers on me donne,
Que le poëte de Vérone
A sa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoi te fais-je demande
D'aussi peu de baisers, friande,
Que ce galant poëte en veut?
Peu vraiment Catulle en désire,
Et peu se peuvent-ils bien dire,
Puisqu'ainsi compter il les peut.

De mille fleurs la belle Flore
Les vertes rives ne colore;
Cérès de mille épis nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins et mille
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.

Autant donc que de fleurs fleurissent,

D'épis et de raisins mûrissent,
Autant de baisers donne-moi:
Autant je te rendrai sur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baisers envers toi.

Mais sçais-tu quels baisers, mignonne?
Je ne veux pas qu'on me les donne
A la françoise et ne les veux
Tels que la vierge chasseresse,
Venant de la chasse, les laisse
Prendre à son frère aux blonds cheveux.

Je les veux à l'Italienne,
Et tels que la Cidalienne
Les donne à Mars, son amoureux:
Lors sera contente ma vie;
Et loin qu'aux dieux je porte envie,
Je vais être envié par eux.

JOACHIM DU BELLAY.



Oh ! si j'étois en ce beau sein ravie,
De celui-là pour lequel vais mourant;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empeschoit envie;

Si m'accolant, me disoit : chere amie,
Contentons-nous l'un l'autre, s'assurant
Que jà tempeste, Euripe, ni courant,
Ne nous pourra disjoindre en notre vie;

Si de mes bras le tenant accollé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise envieuse

Lorsqu'à souhait plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses lèvres fuiroit,
Bien je mourrois, plus que vivante heureuse.

Louise Labé.



Où fuyez-vouz, charmes de nos demures?
Toictz verdoyants, azyles du sommeil?
Troncs envieillis, où sont vos chevelures,
Qui m'abritoient quand le char du soleil
Rouloit, bruslant sur le palaiz des heures?
N'aguere, au moinz, sailloit du seyn des mers,
Pour soubrier à l'amant d'Erigone,
Et, se jouant parmi les pampres verds,
Doroit ainsy que les dons de Pomone,
Mille nectars de leurs grappes couverts.
S'encor tousjours, de sa flamme amortie,
Rasséréno it nos boscages tremblants!
Ainz nous layra quand les filz d'Orythie
Avelleront l'hyver aux cheveulx blancs
Ez fond glacé des antres de Scythie.
Or, sien esclat bien soict prest à fenir,
Ma veue au loing doulcement esgarée,
Non sans déduit, cerne les champs brunir:
Nature plaist, mesme ainsy bigarrée,
Et si vieillist, saura bien rajeunir.
Or dèz pour nouz qu'est l'altomne advenue

Nos vains actraits se fasnent sans retour ;
Fond sur nos chiefs la vieillesse chesnue ;
Et , francs linotz , soubz l'impiteulx altour ,
Nos cris foibletz se spargent dans la nue.
Hé Dieu ! plustost que nouz en attrister ,
Que n'uzons mieulx du moment qui s'escoule ?
Hoste joyeulx , ne pouvant y rester ,
Point ne me doult mon logis qui s'escroule.
Contre le temps , eh ! quoy donc peult toster ?
La terre aussy n'eust-elle sa jeunesse ?
Tout ce qu'à payne en obtiennent humains
A force d'art , de labeur , et d'adresse ,
De soy pondoit soubz leurs heureuses mains :
Lors de soulcy n'eurent que leur tendresse ;
Et cependant vivoyent dix fois plus ,
Que ne faizons !...,(ce n'est trop quand on ayme,
Et qu'on n'est sourd , aveugle , ni perclus :)
Seur de cœillir n'est ores qui la sème....
Ciel ! ô douleur ! ô regrets superflus !.....
D'ung bois de pins le feu , de prosche en prosche
Prend au hamel...... Paisibles habitants ,
N'est sanz péril tout ce qu'est sanz reprosche !
Oyez clameurs que , d'effroy palpitants ,
Vos enfançons poussent d'en hault la rosche !

Viste accourez ! jà de leur flamme active
Vont dévorant jaunastres tourbillons
Fruicts de vos prez, trézors de vos sillons !
Loing de l'estable où les nourrist captive
Voyez Io chassant ses bouvillons ;
Du glandivors la compagne hérissée,
Et sa voysine aux traisnants mammelots,
A pas divers, fuyr leur hutte escrasée,
Tandiz que l'air retentit des sanglots
Du pastre au sœil de l'ovile embrasée !
Pour échapper à de mortels abris,
Qu'espérez-vous, ô familles beslantes ?
Plasne la mort sur ces fumants débris....
Clamons en vain : soubz les poultres bruslantes,
Plus elles vont se pressant à nos cris !
Veulent périr ! périssent donc ensemble !
C'est heur ainsy d'affronter le trespas.
En ça de vouz, brebiettes, je dissemble,
Que pour certain n'ay ne survivre pas
Au preulx que j'ayme et pour qui tousjours tremble,
Que n'est tesmoin du sort de ces beaux lieulx.
De noirs pensers en quel gouffre il me plonge !
Ah ! que le deuil de la terre et des cieulx
A mes regards s'accroysse et se prolonge,

Tant que l'amy sera loing de mes yeulx!
Que d'icy lors auray longues féries!
Vienz à mon ayde, ô puyssante rayzon!....
Mais vouz, hélas! illusions chéries,
Qui me suyviez en la verte seyzon,
Doulces erreurs, charmantes resveries,
Où fuyez-vous ?

CLOTILDE DE SURVILLE.



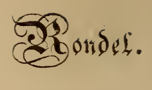


Chanson.

Oh ! qu'heureuse est ma fortune !
Oh ! combien est grand mon heur,
D'estre seul retenu d'une
Pour fidèle serviteur.
Par sus toutes elle est vue
Pleine de grace et beauté,
Et suis sûr qu'elle est pourvue
Beaucoup plus de loyauté.

O vous, qui ne l'avez vue,
Voyez-la pour votre bien ;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'est d'estre sien !
Mais, la voyant si parfaite,
Gardez-vous bien un chacun,
Car pour blesser elle est faite,
Et de tous n'en guérir qu'un.

Bussy d'Amboise.



DIEU ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grants biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser ?
Tousjours sa beaulté renouvelle :
Dieu ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

Par deçà ne delà la mer ;
Ne sçay Dame ne Demoyselle,
Qui soit en tout bien parfait telle :
C'est ung songe que d'y penser ;
Dieu ! qu'il la fait bon regarder !

CHARLES D'ORLÉANS.

Le Pré d'Annette.

Le voici, ce joli pré
De mille fleurs diapré,
Où ma folâtre angelette,
Où ma belle nymphelette,
Reçoit tant de passe-tems
En la saison du printems :
Le voici, que je le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois qu'il a
De fleurettes ça et là.
Hé! Mignon, que je t'honore,
Non pour l'émail qui colore
D'un divers bigarrement
Ton mollet accoutrement,
Mais pour ce que tu agrée
A ma dryade sucrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent comme astres des cieux.
Donc, ô beau pré, je dirai,
Et si point ne mentirai,
Qu'il n'y a pré en ce monde,

Qui en tant de fleurs abonde
Que toi, qui vas surpassant
Tout autre pré fleurissant ;
Que toi, en qui l'on voit naître
La pasquerette champêtre,
La fleur du trèfle et du thym,
Du picot et du plantin,
Du serpollet, de l'ozeille
Que la ménagère abeille,
Fille légère du ciel,
Suce pour faire son miel.
Le beau pré où Proserpine
Fut de Pluton la rapine,
N'étoit si bien diapré
Que tu es, ô joli pré.
  Donq, à bon droit, mon Annette,
Mon Euphrosyne brunette,
T'appelle son pré joli,
Son pré de fleurs embelli,
Son pré mignon, son pré riche,
Son pré qui n'est point en friche,
Son beau pré, son pré gaillard,
Son pré gai, son pré mignard.
  Mon dieu! quel plaisir étoit-ce

A cette troupe déesse,
Qui suivoit ma nymphe, adonc
Qu'elle s'ébatoit au long
De ta verdure émaillée,
De la voir si éveillée,
Marcher, courir et sauter,
Et quelquefois s'arrêter,
Pour baiser ton herbe épaisse
De sa lèvre baiseresse.

Mon dieu! en la voyant telle,
Parmi ton herbe nouvelle,
Que j'eusse reçu de bien,
De délices, et combien
De chères rejouissances,
Ains plutôt de déplaisances,
O joli pré, de te voir,
Au lieu de moi, recevoir
De sa bouchette petite,
Les baisers que je mérite
Mieux que toi, car tu ne peux
Goûter ses baisers heureux
Comme moi, qui ai une ame
Propre à recevoir tel basme,
Et propre à juger combien

Ses doux baisers font de bien.

Or, puisque ma nymphelette,
Ma toute belle Angelette
T'aime, je te veux aimer
Et sur tout autre estimer,
Ne permettant à ma lyre
Que de ta louange dire.

Guy de Tours.

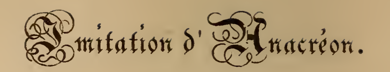




Ma petite Jeanneton
Me permet bien que je taste
Son beau col et son menton ,
Et veut bien que je m'ébatte :
Mais, sitost que je me haste
De ravir le beau bouton
Qui fleurit sur son téton ,
Et les fraisettes jumelles ,
Elle me dit en riant :
Ne touchez pas là , friand ;
C'est le joyau des pucelles.

Claude de Pontoux.





Imitation d'Anacréon.

Le larron d'amour
Déroboit un jour
Le miel aux ruchettes
Des blondes avettes,
Qui, leurs piquans droits,
En ses tendres doigts
Aigrement fichèrent.
Ses doigts s'en enflèrent :
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent :
Dépit s'en courrouce ;
La terre repousse,
Et, d'un léger saut
Il s'élance en haut
Et vole à sa mère,
La belle Cythère :
Avec triste pleur,
Montre sa douleur ;
Et faite sa plainte :
  Vois, dit-il, l'atteinte
Qu'une mouche fait ;

Vois combien méfait
Une bestelette,
Qui, si mingrelette,
Fait un mal si grand !
  De mesme il t'en prend,
Vénus lui vint dire
Se prenant à rire:
Bien qu'enfantelet
Tu sois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux :
Vois quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieux.

JEAN-ANTOINE DE BAYF.





Bon soir, mon cœur et ma vie,
Bon soir ma douce ennemie !
Ma belle Olympe, bon soir;
Bon soir, ma plaisant' brunette ;
Ma mauvaise, ma doucette,
Bon soir, jusques au revoir.

Que ne te puis-je, rebelle,
Ma tourte, ma colombelle,
Mon plaisir et mon amour,
Pour tout le mal que j'endure,
Donner un bon soir qui dure
Tout jusques au point du jour !

Hé ! pour donner un sourire,
Penses-tu que mon martyre
Trouve le séjour plus doux ?
Ou bien que la gaillardise
D'une douce mignardise
Puisse appaiser mon courroux?

Il faut un baiser qui dure,

Un long baiser qui m'assure
Que tu veux me secourir ;
Et ce que plus je desire,
Ce point que jè n'ose dire :
Car seul il peut me guérir.

Tu en rougis donc , mauvaise,
Et ne-veux que je te baise,
Comme tu dois accorder ?
Ha ! tu ne te veux pas rendre ;
Il faut , il faut toujours prendre
Ce doux point sans demander.

JACQUES GREVIN.





VOYD sien hyvert venir li saiges
Comme als fins biau jor, belle nuict ;
Scet que sont roses por toz eaiges,
Si por toz eaiges sont ennuict.

De ma primevere tempeste
Ne me remembre sans plézir ;
Ains qui dança molt à la feste,
Au soir n'ha regret de gézir.

Dant que vy cheoir foilles d'altomne,
Belle tretoz m'ont proclamé ;
Tretoz, adez, me dizent bonne ;
Ne sçay le nom qu'ay plus amé.

Heur ne despant de gentillesse,
Contre li tams n'ay de rancœur ;
L'er m'ha changié ; n'est de vieillesse,
Por de qui n'ha changié le cœur.

Bien soye ung tantet jà vieillotte
Me duict la court di jovancels ;

Ains n'hay regret que gent' fillotte
M'emble, au sien tor, josnes ancels.

Me duict veoir doulces pastourettes
Maynant lor bergierot gentilz,
Cœillir aveline et flourettes,
Enmyeu fustayes et cortilz.

Me duict veoir, soubz vertes tonnelles,
Coulple adfyant les feulx du jor;
Me duict oyr chant des vilanelles
Appeler au combat d'amor.

Me duict (bien qu'avecque lor dames
Gabent di miens rescits longuetz),
Si conte plaids d'antiques flames,
Soubryer nos jolys friquetz.

Lor est adviz que rien ne meue;
Ont en pitié mes cheveulx blancs;
Riottent, si lor conte, esmeue,
Qu'heuz lors pairs à mes pieds tremblants.

Et, de ma part, me rys sans faindre,
De veoir parpeillons esvolez

Sy narguillants, prest à s'esteindre
Flammel qui tant en ha bruslez !

BARBE DE VERRUE.



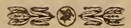


Au bon vieux tems, un train d'amour régnait,
Qui sans grand art et dons se démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde:
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouir on venoit
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans: cela duroit un monde,
Au bon vieux tems.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit;
Rien que pleurs feints, rien que ruses on n'oit;
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier, que l'amour on refonde,
Et qu'on la mène, ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux tems.

Clément Marot.





⊚⊚⊚⊚⊚⊚⊚

GRONDEZ, tyrans de la plaine éthérée !
Moncelez-vouz, brouillards, neige et frimatz !
Quoy ! quand Progné franchist le bleu Nérée,
Pour ne languir soubz nébuleux climatz,
Bruns passereaulx qu'attela Cythérée,
Seuls saultillez encor sur ces buyssons !
Seuls voletants poussez maint cry débile ;
Puyz, quand votre esle, à voler inhabile,
Chest soubz le poids des gélides glaçons,
Fixez, povretz, la nature immobile !....
Francs oysillons, suspendez vos piois ;
Tornez au nyd rasseurer vos compagnes ;
Contre l'hyver sont de si doulx pavois !
Tant que froydure attriste les campagnes,
Aultre déduit est-il que soubz nos toicts ?
Entour d'icy venez, petitz volages !
Ce feu divin qui renaist au printemps,
Ce feu qui meurt quand sifflent les aultans,
(Pour vos pareils) vouz suyt dans nos villages :
Ainsy que moy bruslez en tous les temps.
Ainz, comme vouz, tousjours ne treuve encore

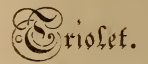
A qui conter mes amoureulx desirs!
D'abord estaint brazier qui vous dévore
Toute femelle aperte à vos playzirs;
Accroist le mien cil seulet que j'adore.
Est loing de moy. Mars qui me l'a ravy
Le faict errer en loingtaines provinces:
L'auroit Amour soubz sa chaisne asservy,
Pour n'espouzer que les desbatz des princes?
Barbare, hélas! que ne t'ay-je suivy!
Possible, alors que t'appelle tremblante,
Qu'en terre estrange ez chargé de liens!
Possible atout que, sur l'amaz des tiens,
Entre les morts..... ta despouille sanglante.....
Arreste! espoir me dict trop que reviens!
Ah! reviens donc emprez ta bien-aymée,
S'az cure encor de ses mortels ennuicts!
Tant peu faut-il pour que soict alarmée!
Car onc icy n'est propoz de l'armée;
Et maintes fois, durant ces longues nuicts,
Du sombre Arcas quand oy bruyr les tempestes,
Ou que d'Oryon tombent les froids torrents,
Que toictz, battus de cent coulps différents,
Semblent aller s'escroulant sur nos testes:
« Où porte-t-il, me dis, ses pas errants?

« Ne se pourroist que seul et sans vesture,
« A travers champs, à la mercy des loups,
« Cerné d'iceulx en soict fors la pasture,
« Ou que, jouët d'ung sort non moins jaloux,
« Comme eulx en vain quierre sa nourriture? »
Entour du feu, mesme au soir, que parlons
De voyagiers esgarez loing des routes,
Au fond des bois, dans le creulx des vallons,
Ou s'abritant soubz les obscures voultes
De vieulx chastels ouvertz aux aquilons,
S'oyons un cry tout-à-coup dans la plaine,
Ung bruict confus, tant soict au loing cela,
Soudain le sang tout se fige en ma veyne;
Retiens mon souffle, et ne reprends haleine
Que pour me dire: « O ciel! s'il estoit là! »
Plus doulx pensers viegnent, en la nuict sombre,
Se meslanger à mon trop court sommeil;
Lors bien te voy: mais ung affreux reveil,
De mon bonheur chasse encor la vaine ombre.
Aussi n'attends que du rare soleil
Rays tremblottants esjouïssent ma cousche,
Pour au dehors entonner chants d'amours;
Ainz sont muetz oysels, échoz sont sourds:
Tout revivroit s'ung qu'appelle ma bousche,

Tost la bayzant, estouffoit mes clamours;
Se l'espargnez, preulx vaillants d'Angleterre,
Pardonne tout à vos maistres ingrats:
En le veyant desfieray le tonnerre;
Et m'escrieray, le serrant dans mes bras:
« Ores de l'air, de l'onde, et de la terre,
« Grondez, tyrans. »

CLOTILDE DE SURVILLE.

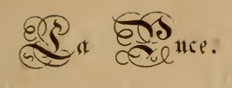




Vous, qui estes à cette porte,
Comment estes-vous cy seulette ?
Or qu'un petit on se déporte
Vous, qui estes à cette porte.
S'il vous plaist, un baiser j'apporte ;
Tendez un petit la bouchette !
Vous, qui estes à cette porte
Comment estes-vous cy seulette ?

André de la Vigne.





AINSI que dedans le pré,
D'un vert émail diapré,
On voit que la blonde avette
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel,
Dont elle forme son miel :
Ainsi, petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu voles à tâton
Sur l'un et l'autre téton ;
Or, ayant pris ta pasture,
Tu t'en viens, à l'aventure,
Soudain après héberger
Au milieu d'un beau verger,
Paradis qui me réveille,
Lorsque plus elle sommeille :
Là, prenant ton bel ébat,
Tu lui livres un combat,
Combat qui aussi l'éveille,
Lorsque plus elle sommeille.

Je ne veux ni du taureau,

Ni du cygne blanc oiseau,
Ni d'Amphytrion la forme,
Ni qu'en pluye on me transforme.
Puisque ma dame se paist,
Sans plus, de ce qui te plaist,
Plust or à dieu que je pusse
Seulement devenir puce!
Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus haut de ton col;
Ou, d'une douce rapine,
Je sucerois ta poitrine;
Ou lentement, pas à pas,
Je me glisserois plus bas,
Et, d'un muselin folastre,
Je serois puce idolastre,
Pinçottant je ne sçais quoi,
Que j'aime trop plus que moi!
Mais las! malheureux poëte!
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite?
Cet échange affiert à ceux
Qui font leur séjour aux cieux.
Et partant, puce pucette,
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux

Adresser vers toi mes vœux.
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des aisles
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don
Pour ma pauvre ame altérée :
O puce ! ô ma Cythérée !
C'est que ma dame, par toi,
Se puisse éveiller pour moi !
Que pour moi elle s'éveille,
Et ait la puce en l'oreille !

ÉTIENNE PASQUIER.

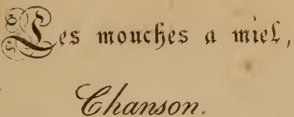




La jeune vierge est semblable à la rose,
Au beau jardin, sur l'épine naïve;
Tandis que sûre et seulette repose,
Sans que troupeau ni berger y arrive:
L'air doux l'échauffe et l'aurore l'arrose;
La terre, l'eau, par sa faveur l'avive;
Mais jeunes gens et dames amoureuses,
De la cueillir ont les mains envieuses.
La terre et l'air, qui la souloient nourrir,
La quittent lors et la laissent flétrir.

JACQUES GOHORRY.





ÉTANT couché près des ruchettes
Où faisaient du miel les avettes,
En ces mots je vins à parler :
Mouches, vous volez à votre aise ;
Et ma maîtresse est si mauvaise,
Qu'elle m'empêche de voler.

Vous volez sur les fleurs écloses,
Et moissonnez les douces choses
Du thym, du safran rougissant,
Et du saule à la feuille molle :
Mais sur les moissons je ne vole,
Dont j'aime à être jouissant.

Mouches, de Jupiter nourrices,
Des odeurs qui vous sont propices
Vous faites la cire et le miel :
Et moi des beautés de ma dame
Je ne produis rien, en mon ame,
Que plaintes, que deuil et que fiel.

On dit, ô colères abeilles,
Qu'en vos pointures nompareilles,
Votre destin se voit borné :
Mais celle dont les traits je porte,
Las ! en me perçant, n'est point morte
De la mort qu'elle m'a donné.

Ha ! je voudrois être une mouche,
Pour voleter dessus la bouche,
Sur les cheveux et sur le sein
De ma dame, belle et rebelle !
Je piquerois cette cruelle,
Au hazard d'y mourir soudain.

Amadis Jamin.





Madrigal.

Mon cœur souspiroit sans raison
Le mal qu'enduroit ma cruelle,
Puis qu'il perd en sa guerison,
L'heur qu'il avoit d'estre auprès d'elle.
Je ne puis plus garder ses pas
De porter ailleurs ses appas :
Quoy que ie face ou que ie die,
Voyez comme ie suis traicté :
Si i'ay pleuré sa maladie,
Ie pleure auiourd'hui sa santé.

RACAN.

FIN DES POÉSIES.

Vocabulaire

des mots dont l'intelligence est moins facile.

A.

Abscondre . . . . se cacher.
Acointance . . . . liaison.
Adez . . . . à-présent.
Affiert . . . . convient.
Affolage . . . . folie.
Agrignor . . . . à plus grand.
A ligneul . . . . en soie.
Ancela . . . . serviteurs.
Anormaux . . . . extraordinaires.
An paralez . . . . par la suite.
Arrasé . . . . sans images.
Arsir . . . . brûler.
Avellér . . . . arracher.
Au pair . . . . également.

B.

Bramer . . . . crier.
Bruyr . . . . retentir.

C.

Carguer . . . . charger.
Caroler . . . . danser.
Casser . . . . interdire.
Celler . . . . dissimuler.
Cerner . . . . voir.
Chappelet . . . . petit chapeau.
Cointement . . . . agréablement.
Cort . . . . compagnie.
Cortitz . . . . petit jardin.
Cosme . . . . chevelure.
Cuidez . . . . croyez.

D.

Décevance . . . . tromperie
Depôtez-vous . . . . renoncez.
Duizant . . . . se complaisant.

E.

Enmyeu . . . . au milieu de.
Eschevelet . . . . petit écheveau.
Escremie . . . . escrime.
Esmoy . . . . chagrin.
Estourbier . . . . trouble.

F.

Ferer . . . . percer.
Fériez . . . . oisiveté.
Festier . . . . réjouir.
Foleur . . . . folie.
Forx . . . . peut-être.
Friquetx. . . . . galanx.

G.

Gaber (se). . . . . railler.
Gesser . . . . jouer.
Gezir . . . . se coucher.
Glandivora . . . . pourceau.
Greigneur . . . . le plus grand.
Grevance . . . . chagrin.
Guerdon . . . . dédommagement.
Guermentain . . . . plaignait.

I.

Ia. . . . . pax.

H.

Hi, He. . . . . qui, que.

L.

L'Estrivée (à). . . . . à l'Envi.
Los . . . . Louange.

M.

Main et soir. . . . . .matin et soir.
Mamme. . . . . .mamelle.
Meschance. . . . . .malheur.
Meurdrir. . . . . .tourmenter.
Muer . . . . .changer.
Muselin. . . . . .petit museau.

O.

Ocondroict. . . . . .ensuite.
Orez. . . . . .à-présent.
Ovile. . . . . .bergerie.

P.

Pieça . . . . .jadis.
Piois . . . . .gazouillement.
Prinse . . . . .prend.
Pupille . . . . .prunelle.

R.

Ramiceaulx . . . . .petites branches.
Raynes. . . . . .grenouilles.
Repuces. . . . . .repas.
Retraire (se). . . . . .se défendre.
Ru .ruisseau.

S.

Sapbon . . . . Sapbo.
S'apployer. . . . . se plier.
Sery. serein.
S'esbanoyer. . . . . se réjouir.
Solage. . . . . action du Soleil.
Soulas. . . . . consolation.
Souloyent . . . . étaient accoutumés.
Sparger (se) . . . . se perdre.

T.

Tieux. tels.
Tollir. dérober.
Tolt . . . . enlève.

V.

Vair . . . . verd.
Vesprée. . . . . veillée.
Voirement. . . . . vraiment.

FIN DU VOCABULAIRE.



des Auteurs et des Matières.

Agnès de Plancy.

(Les particularités de sa vie sont inconnues.)

Alain Chartier.

(Alain Chartier naquit, selon ce qu'on présume, en 1386. Il n'y avait, disait-on, rien de comparable à son esprit que sa laideur. Les éloges de Marot et le célèbre baiser de Marguerite en ont fait un homme extraordinaire ; au total, poëte assez médiocre, ce fut un des plus savants hommes de son siècle ; il mourut vers 1458.)

Barbe de Verrue.

(Vivait, à ce qu'on présume, au temps de Clotilde de Surville ; elle ne lui saurait être comparée, pour la grace, la finesse et le sentiment exquis ; mais, après Clotilde, la place est encore assez belle.)

Bayf (Jean-Antoine de).

(Jean-Antoine de Bayf, né en 1532; ce fut le poëte le plus savant et en même temps le plus fécond de son temps. D'abord fort pauvre, il fut depuis pensionné par Charles IX, Henri II, Henri III. Au goût de la poésie, Bayf joignait celui de la musique. — Mort en 1591.)

Bois-Robert.

(Bois-Robert (François) né à Caën vers 1592 ; favori du cardinal de Richelieu, qui paya ses bons mots et sa gaieté par de riches bénéfices. Quoique ecclésiastique, Bois-Robert aimait avec fureur le jeu et la table. Sa réputation valait beaucoup mieux que lui. — Mort en 1662.)

Bordigné (Charles de).

(Charles de Bordigné, natif d'Angers. On ne sait pas grand' chose de particulier sur sa vie, sinon qu'en 1530 il jouissait d'une certaine réputation. Malgré sa qualité de prêtre, notre auteur était passablement leste et libertin: ses poésies se font remarquer par leur licence.)

Bussy d'Amboise.

(Bussy d'Amboise, gentilhomme fort célèbre, aimait les lettres, et était en même temps vaillant, fier et audacieux; il périt malheureusement dans sa 30e année, vers 1579, assassiné par le mari d'une de ses maîtresses.)

Catherine Desroches.

(Catherine Desroches, née à Poitiers, on ne sait pas trop dans quelle année. Fille de Madelaine Desroches, elle cultiva comme elle la poésie; elle acquit autant de réputation, avec plus de talents encore. Vouée au célibat par tendresse filiale, elle mourut avec sa mère, par suite de la peste, en 1587.)

Charles d'Orléans.

(Charles d'Orléans, naquit le 26 mai 1391. Ses poésies ont un charme indéfinissable; elles respirent un enjouement plein de douceur. Il est très-étrange que ce poëte aimable, antérieur de 40 ans à Villon,

n'ait pas reçu, sous le siècle de Louis XIV, la justice qu'il méritait ; il paraît inconnu même à Boileau. Il fut père de Louis XII, et oncle de François Ier ; il mourut le 8 janvier 1466.)

Clément Marot.

(Clément Marot, né à Cahors en 1495. Poëte aimable, galant, trop galant peut-être, plus spirituel que savant dans ses écrits, plus aimable que sage dans sa conduite, sa vie fut un mélange de gloire et d'infortune ; il fut cher à plusieurs rois et abandonné par eux ; honoré partout, partout persécuté, il vécut dans le chemin des honneurs et de la fortune, et il mourut pauvre et délaissé, âgé de 49 ans, c. à. d., vers 1544.)

Clotilde de Surville.

(Cette femme, que nous pouvons avec raison

surnommer l'inimitable, vivait au XIIIe siècle ; elle faisait le charme de son siècle, et devient encore l'admiration du nôtre.)

Coquillart.

(Coquillart, official à Reims, jouissait en 1478 d'une grande réputation : c'est un écrivain plaisant et un rimeur facile, mais parfois un peu leste. Il vivait encore sous Charles VIII. Coquillart était joueur : le chagrin qu'il ressentit, dit-on, d'une perte considérable au jeu, le fit mourir.)

Cotel (Antoine de).

(Antoine de Cotel, conseiller au parlement de Paris et poëte érotique ; il a traduit Homère, Théocrite, Ovide. Ses vers respirent une gaieté facile. Il est du reste fort peu connu ; on ne sait rien touchant l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort.)

Desperriers.

(Bonaventure Desperriers, ami de Clément Marot, et valet de chambre de Marguerite de Navarre. Il paraît qu'étant devenu fou Desperriers se perça de son épée : cette mort eut lieu l'an 1542. Desperriers, bien que poëte médiocre, ne manquait ni de gaieté ni d'agrément.)

Dubellay (Joachim).

(Joachim Dubellay naquit, vers l'an 1524, d'une famille illustre. Il fut surnommé l'Ovide français par François Ier, Henri II et la reine de Navarre. Quoique Ronsard soit beaucoup plus connu de nos jours, il paraît qu'alors on estimait Dubellay à son égal. Ce dernier était fort instruit. Sa poésie est tantôt sublime, tantôt gracieuse. — Mort le 1er janvier 1560.)

François 1er.

(François Ier, né à Cognac le 12 septembre 1494, fut, à juste titre, surnommé *le restaurateur des lettres*. Son amour pour les arts lui mérita le surnom de *grand*. François Ier aimait fort la poésie, mais il composait des vers assez médiocres; quand on est roi, peut-on faire de bons vers? Ce monarque poëte est mort à Rambouillet, le 30 mars 1547.)

Froissart (Jean).

(Jean Froissart naquit à Valenciennes, vers l'an 1337. Il n'est guère connu que comme historien. Sa

poésie n'est cependant dépourvue ni de grace ni de légèreté. Dominé par son goût pour les voyages, sa vie fut extrêmement agitée; il jouit assez constamment de la faveur des princes des diverses Cours de l'Europe. — Mort vers l'an 1397.)

Gohorry (Jacques).

(Jacques Gohorry, surnommé le *solitaire*, natif de Paris; il était philosophe et chimiste.—Mort le 15 mars 1576. Il est auteur de quelques vers agréables.)

Grevin (Jacques).

(Jacques Grevin, né à Clermont, en Beauvoisis, en 1540, montra de bonne heure des talents et de l'érudition. Cet auteur dramatique, qu'on préférait à Jodelle, avait de la facilité et de la gaieté. A 21 ans, il était déja célèbre poëte, et, qui plus est, fameux médecin. Il est mort à Turin, en 1570, dans sa trentième année.)

Guillaume de Lorris.

(Premier auteur du *roman de la Rose*. Les particularités de sa vie sont inconnues; on croit qu'il mourut jeune, vers l'an 1240, laissant son poëme inachevé; ce fut Jean de Meun qui le continua.)

Guy de Tours.

(Guy de Tours. Ce poëte, né à Tours, suivait la profession d'avocat. Ses poésies sont, en général, érotiques ; son style est très-phrasé, élégant : on y remarque des tours heureux. On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort.)

Jamin (Amadis).

(Amadis Jamin, élève de Ronsard ; il lui a survécu, puisqu'il a fait des vers sur sa mort. Son style est noble, sa poésie expressive. Du reste, il est assez peu connu de nos jours.)

Jean de Meun.

(Jean de Meun, surnommé *Clopinel*, parce qu'il était boiteux. Savant et poëte. Continuateur du roman de la Rose, auquel il doit toute sa réputation. — Né vers la fin du XIII siècle.)

La Frenaye (Jean Vauquelin de).

(Jean Vauquelin de la Frenaye, bon poëte, juge éclairé, recommandable d'ailleurs par sa naissance, fut le père du fameux des Yveteaux ; La Frenaye est assez inconnu de nos jours. — Mort en 1606.)

La Taille (Jean de).

(Jean de la Taille, né en 1540 à Bondaroy, près d'Orléans, plus connu par ses œuvres dramatiques que par ses poésies. On ignore l'histoire de sa vie.)

La Vigne (André de).

(André de la Vigne, secrétaire d'Anne de Bretagne. La plupart de ses poésies ont été attribuées injustement à de St.-Gelais. Il vécut aussi pauvre qu'obscur. On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort; il paraît cependant qu'il vivait encore en 1514.)

Louise Labé.

(Louise Labé, surnommée la belle Cordière, naquit à Lyon, vers l'an 1516. Son surnom de *la belle Cordière* lui vient de ce qu'elle épousa un négociant en câbles et cordes. Elle était jolie, savait le français, l'espagnol, l'italien, le grec, le latin : elle écrivait en vers et en prose, chantait, jouait du luth, montait à cheval; elle faisait également des vers dans toutes les langues de l'Europe. Elle est morte, âgée de 40 ans, en mars 1566.)

Marguerite de Navarre.

(Marguerite de Navarre, née le 11 avril 1492 de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie. Cette princesse protégea les lettres et s'y distingua elle-même. Sa poésie est vive et spirituelle; sa prose est noble et touchante; elle aimait passionnément son frère François Ier. Marguerite a fait des comédies et des contes en prose. — Morte le 21 décembre 1549.)

Marie de France.

(On connaît peu de poésies d'elle.)

Marot (Jean).

(Jean Marot, né en 1463, aux environs de Caën. Père du fameux Clément Marot; il eût joui de bien plus de réputation, si son fils en avait eu moins. Historiographe et poëte distingué, Jean Marot fut encore un homme de mœurs irréprochables. Mort en 1523, âgé de 60 ans.)

Martial (de Paris).

(Martial de Paris, contemporain de Jean Molinet. Son épitaphe nous apprend qu'il fut cinquante ans procureur, qui plus est, honnête homme. Il est mort,

âgé, le 13 mai 1508. C'est l'écrivain, sans contredit, le plus correct et le plus ingénieux de son siècle.)

Molinet (Jean).

(Jean Molinet, né à Desvres, on ne sait à quelle époque. Il fut historiographe de Maximilien Ier. Poëte assez médiocre. — Mort en 1507.)

Montfuron.

(Ce poëte, peu célèbre, vivait au XVIe siècle; on connaît de lui 2 ou 3 morceaux de poésie très-remarquables.)

Pasquier (Etienne).

(Étienne Pasquier, né en 1529; il se distingua, de bonne heure, dans la carrière du barreau. Avocat-général sous Henri III, il exerça long-temps cette charge avec honneur. Dans sa vieillesse, il cultiva les Muses. — Mort le 30 avril 1615.)

Passerat (Jean).

(Jean Passerat, né à Troyes en 1538; homme du monde aimable, et poëte des plus agréables, Passerat jouit jadis d'une grande réputation et de la faveur

de Charles IX et de Henri III. — Mort en 1602, âgé de 68 ans.)

Pontoux (Claude de).

(Claude de Pontoux, natif de Châlons, poëte et médecin, n'a guère chanté que l'amour. Il visita toute l'Italie, où il composa la plupart de ses poésies ; revint à Paris en 1571, et mourut assez jeune encore, à Châlons, en 1579. Il était savant dans les langues italienne et grecque.)

Racan.

(De Bueil, marquis de Racan, naquit en 1589. L'un des premiers membres de l'académie française ; il fut, en quelque sorte, l'ouvrage de la nature : il brillait par la grace et l'élégance ; mais en même temps il manquait de force et de nerf. — Mort en 1670, à 81 ans.)

Raoul, Comte de Soissons.

(L'un des plus beaux esprits de son siècle.)

Ronsard (Pierre de).

(Pierre de Ronsard, autrement *Roussart*, parce qu'en effet il était *roux*, naquit en septembre 1525, dans le Vendômois. Il fut successivement protégé par Henri II, François II, Charles IX et Henri III; il fut surtout le favori de Charles IX. Les vers de Boileau nous donnent une idée assez juste de Ronsard.—Mort le 27 décembre 1585, âgé d'environ 60 ans.)

Thibault, Comte de Champagne.

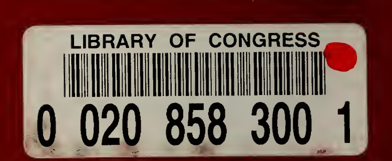
(Thibault, comte de Champagne, né en 1201. Il hérita, en 1234, du royaume de Navarre. Ce fut lui qui, le premier, introduisit, dans notre langue, les vers féminins. Mort à Pampelune, en juin 1253.)

Villon (François).

(Villon; en vieux langage, *fripon*. Ce poëte, assez mauvais sujet et ordurier, naquit de parents pauvres dans le commencement du XVe siècle: sa mauvaise conduite, pour ne rien dire de plus, l'exposa, plus d'une fois, aux poursuites de la justice. Il faillit même être pendu. Ses principales poésies ont été faites de 1456 à 1461. Elles se recommandent par de vives saillies, un tour vraiment original, et surtout par la richesse des rimes.)

Anonymes.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 858 300 1